

JOURNAL HELVETIQUE OU RECUEIL

DE

*Pièces fugitives de Littérature choisie; de Poësie;
de Traits d'Histoire, ancienne & moderne, de
Découvertes des Sciences & des Arts; de Nou-
velles de la République des Lettres; & de di-
verses autres Particularités intéressantes & cu-
rieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.*

JUILLET 1740.



A NEUCHÂTEL.

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.

M D C C X L.

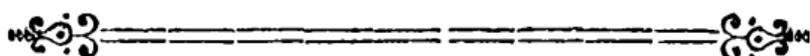
Avec Approbation.





JOURNAL HELVETIQUE,

JUILLET 1740.



R E F L E X I O N S

*Tirées de divers Auteurs, sur la RETRAITE, &
l'ETUDE de la NATURE.*



N a vu avec plaisir dans le Mois d'Avril du Journal Helvétique * une Lettre sur la Retraite. On en avoit déjà vu quelques autres sur le même sujet, qui ont été bien reçues du Public. Cette dernière sur tout est fort bien tournée, & tient un juste milieu dans une Matière que la plupart des Auteurs ont outrée. Une Fable qui paroît

A 2 depuis

4 JOURNAL HELVETIQUE

depuis quelque tems à Paris, me fournira encore l'ocasion de joindre ici quelques pensées sur la *Retraite*, que je ne donne pas pour être de mon crû.

En général les Hommes se font souvent de beaux plans de *Retraite*, qu'ils ne font guère disposés à réaliser. Ce sont des projets dont l'idée flatte agréablement l'imagination, mais qu'on se garde bien de mettre en exécution. On estime assez la Solitude pour en parler avantageusement, mais on ne l'aime pas assez pour se résoudre à lui tenir Compagnie. On choisit plutôt de s'ennuyer avec les autres, que de s'ennuyer avec soi-même.

L'Anonyme de *Genève* n'est pas pour une Solitude absolue. Il en fait fort bien sentir les inconveniens. Il décrit seulement le plaisir que l'on pourroit goûter à mener une vie retirée, avec un Ami à la Campagne. Il y fait entrer pour beaucoup la satisfaction d'y étudier la Nature, quand on a l'Esprit assez cultivé pour cela. C'est effectivement une des plus douces occupation que l'on puisse s'y procurer. La simple Nature offre à nos yeux un beau Spectacle, & un Spectacle bien diversifié. Les Astres, la Lumière, un beau Jour, une belle Nuit, une riante Perspective, tout cela occupe l'Esprit d'une manière bien différente de celle dont nous nous occupons dans le Monde, de nos Passions tumultueuses.

ses. L'ingénieur Mr. *Pluche* nous a appris à considérer ces objets d'une manière attachante, & propre à nous donner bien de la satisfaction. Son excellent Livre du *Spectacle de la Nature* nous présente la Physique, non avec une figure chagrine & hérissée, non avec ces épines sous lesquelles elle a acoutumé de paroître dans les Ecoles, mais avec un air noble & atraiant, très propre à la faire goûter. Cet habile Homme nous fait sentir que nous pouvons trouver à chaque pas, des merveilles, que nous ne remarquons pas parce que nous sommes trop acoutumés à les voir; mais il a trouvé l'Art de rendre nôtre Esprit attentif, & de nous présenter ces objets par des cotés qui nous ravissent en admiration. Avec le secours de ce sage Guide, on peut apercevoir par tout, dans la Nature, ce que l'Écriture appelle le *Doigt de Dieu*.

Le Créateur nous a placé dans ce Monde comme dans un Palais. Il est digne d'un Etre intelligent d'en parcourir les beautés, & d'en étudier la Structure. Seroit-ce simplement pour jouir des présens qu'il nous fait qu'il nous a logé sur cette Terre? Seroit ce pour n'y songer qu'à boire & à manger? Un habile Philosophe s'est servi de cette comparaison pour nous exciter à quelque chose de plus qu'à jouir des plaisirs des sens. Serions nous placez dans ce Monde, dit-il; comme

une Araignée au coin d'un Palais, qui au lieu d'en considérer les proportions, se borne à y tendre quelques toiles pour y atraper des Mouches? Dieu nous aiant donné l'intelligence n'a pas voulu que nous nous bornassions à favoriser ce qui se présente à nous. Il n'a pas prétendu que comme les Animaux, nous ne pensassions qu'à nous procurer des sensations agréables. Il a voulu sans doute se faire connoître à nous par ses Ouvrages.

Ce n'est guère qu'à la Campagne & dans la Solitude, que l'on peut contempler la Nature avec l'attention requise. On a dit que dans les Cours & dans les Villes nous nous ocupons des Ouvrages des Hommes, mais que ceux de Dieu nous entretiennent à la Campagne. Les uns sont du ressort de l'Art, & les autres de celui de la Nature. A la Ville le bruit, le fracas, mille soins facheux, mille servitudes volontaires ou forcées, tout cela nous distrait continuellement. Ce n'est qu'à la Campagne qu'on jouit en paix de soi, & de la vue de ce que cet Univers renferme de merveilleux.

Il est vrai qu'un autre Auteur a remarqué que la Nature est déplaisante à la plûpart des Hommes, parce que les images qu'elle fournit n'étant pas aidées de la Voix, & des autres circonstances qui accompagnent la parole, elles sont trop sombres & trop obscures.

Pour

Pour se plaire dans les Forêts, il faut entendre le langage des Forêts, car toutes les Créatures ont leur langage, c'est-à-dire qu'elles peuvent exciter des pensées. Ceux en qui elles en excitent suffisamment peuvent se plaire dans la Solitude. Un Homme du commun, qui ne fait ni penser ni réfléchir s'ennuie dans la Solitude, parce qu'elle ne lui fournit rien, qu'elle ne s'occupe point. C'est à ces Gens là qu'on peut appliquer ce Vers d'Ovide.

Tristis eris, si solus eris.

Un Homme de ce caractère joignit un jour un Philosophe occupé de la contemplation de la Nature, & qui vivoit dans la Retraite. Il eut compassion de ce pauvre Solitaire; il l'aborda pour dissiper l'ennui dont, selon lui, il devoit être rongé dans la Solitude. C'est le sujet de la Fable que j'avois promise; la voici.

LE SOLITAIRE

ET

L'IMPORTUN.

UN Philosophe au retour du Printems,
Se promenant seul dans les Champs,
S'entretenoit avec lui même.
Il prenoit un plaisir extrême

8 JOURNAL HELVÉTIQUE

A méditer sur les Objets divers
Qu'offroit à ses yeux la Nature,
Simple en ces lieux, & belle sans parure.
Valons, Côteaux, Feuillages verts,
Occupent son Esprit Un Quidam d'avanture,
Homme fort de l'œuvre, crut que semblable à lui,
Ce Solitaire étoit rongé d'ennui.
Je viens vous tenir Compagnie,
Dit-il en l'abordant; c'est une triste Vie
Que d'être seul. Ces champêtres Objets
Les Pres, les Arbres sont muets.
Oui pour vous, répondit le Sage,
Mais pour moi ces Objets ont chacun leur langage,
Soiez détrompé sur ce point
Vous me forcez à vous le dire.
Si je suis seul ici, Beau Sire,
C'est depuis que vous m'avez joint.

On trouve dans le *Mentor moderne*, si je ne me trompe, une belle Reflexion, qui convient tout à fait au Solitaire que nous décrit notre Fable. „ Celui qui d'un Esprit déba- „ rassé de soins vulgaires, dit ce judicieux „ Auteur, emploie son loisir, à examiner „ les revolutions qui varient l'Univers, & à „ pénétrer dans les Loix auxquelles toutes „ les choses obéissent, s'affure dans tous les „ endroits du Monde un séjour délicieux, „ d'où il peut contempler avec extase le bril- „ lant Spectacle de la Nature. Il s'en fait „ une Occupation voluptueuse, pendant qu'au- „ tour de lui ceux-ci sont plongés dans un „ profond sommeil; ceux-là se disputent des „ grandeurs chimériques, & d'autres détour- „ nent les yeux d'un divertissement per- „ petu-

petuel que leur offre la Providence, & s'amusement aux plaisirs les plus puérils & les plus insipides.

L'Abé *Pluche* nous fait envisager cette étude de la Nature, non-seulement comme une Conversation que ceux qui demeurent à la Campagne peuvent toujours se procurer, mais enco.e comme une Bibliothèque fort instructive. Il fait remarquer aux Gentilshommes & aux Ecclésiastiques qui vivent hors des Villes, que s'ils savoient faire usage de ce grand livre, qui est ouvert devant eux, ils ne seroient point exposz à l'ennui dont ils se plaignent si souvent; que la Nature est la Bibliothèque la plus sûre & la mieux faite, que l'on n'y trouve ni erreur, ni controverse, ni prévention, ni aigreur: *Mais*, ajoute-t-il, *quoi qu'à portée de consulter la Nature, on en fait usage à peu près, comme on se sert des grandes Bibliothèques dans certaines Communautés. On s'y promène & on en sort sans avoir lu.* *

C'est l'accoutumance qui fait que nous ne sommes pas frappez comme nous le devrions être, des merveilles de la Nature. Dans l'Enfance, tout ce qui se présente à nos yeux est un objet d'admiration pour nous. Un Enfant est extasié à la vue d'une Fleur qu'il n'avoit pas encore vue. Une simple Tulipe est capable de l'amuser la moitié d'une Jour-

née.

née. Il en regarde avec admiration les feuilles de diverses couleurs, la colonne qui s'éleve au milieu, les cinq ou six petites Pyramides qui l'environnent &c. Devenus grands nous ne sommes plus sensibles à toutes ces beautés; & si elles font encore quelque impression sur nous, l'habitude en émouffe peu à peu le sentiment. Mais quand nous sommes Hommes faits, nous pouvons avoir un plaisir nouveau à contempler les objets auxquels nous sommes le plus acoutumés, c'est en les regardant en Phisiciens. Dès que nous voudrons tâcher de pénétrer l'Art admirable que l'on découvre dans la composition de la plûpart des Corps, la structure des Plantes la circulation de la sève &c. nous nous ménagerons tous les jours des plaisirs nouveaux. Il y a là de quoi exciter dans le Philosophe les plus agréables sentimens, de quoi répandre dans son Ame les plus douces émotions de la surprise & de la joie.

L'admiration qui naît de l'ignorance des Causes ne se soutient pas. Il n'en est pas de l'habitude d'admirer comme des autres habitudes. Au lieu de s'affermir par l'exercice, plus on la réitère, plus elle s'afoiblit, & enfin elle s'évanouit entièrement. Mais l'admiration qui est l'effet de nos lumières est bien différente. Elle augmente sans cesse avec nos conoissances. Pour jouir en Homme de tout ce que
la

la Nature nous offre , de ce qu'elle expose à nos yeux , il faut donc tâcher d'en pénétrer les causes, d'en développer l'art & la structure. Mr. *Boile* comparoit le premier de ces paffirs à celui d'avaler un Oeuf , & l'autre à la satisfaction que l'on a de conoitre toute la suite, & le detail de la formation d'un Poulet.

La contemplation de la Nature, faite sur tout par un œil Phisicien, est donc une grande ressource contre les ennuis de la Solitude. Bien des Philosophes ont même choisi ce genre de vie. Ils ont pris le parti de la Retraite, pour être moins distraits dans leurs Méditations, & s'y sont trouvés fort heureux.

La Dévotion a aussi depuis longtems fait bien des Solitaires. Une Retraite modérée, qui auroit un semblable principe, seroit assurément fort louable. Mais l'Homme ne sachant guère se tenir dans de justes bornes, gâte les meilleures choses en les portant à l'excès. La Lettre écrite de *Genève* nous allègue un exemple bien frapant du penchant que certains Esprits ont à tout outrer : C'est celui du célèbre *Abé de Rancé*, Instituteur, ou Réformateur de l'Ordre de *la Trappe*. Sous le prétexte de la Dévotion, il voulut faire un éternel divorce avec les autres Hommes, rompre tout commerce avec eux, s'enfoncer pour le reste de ses jours, lui & ses Religieux dans une triste Solitude. Il s'enterra dans ce sombre réduit

réduit avec une douzaine de Misantropes, qu'il condamna , par la Règle qu'il leur donna , au plus étroit silence , & à des travaux au dessus des forces de l'Homme. Mais la véritable Dévotion n'est pas si farouche , & ne doit pas dépouiller ainsi l'Humanité.

Je lisois l'autre jour quelques Vers Latins , qui ne conviendroient pas mal à des Solitaires de ce genre , & qui semblent même faits pour eux. Ils sont de *Rutilus* , Poete Patien du V^{me}. Siècle. Il étoit Originaire des *Gaulles*. Il fut Préfet de *Rome* & Consul. Il revint ensuite dans sa Patrie , & il a décrit son Voyage en Vers. C'est dans cette Relation qu'il tombe sur le Corps de quelques Solitaires, qui s'étoient enterrez par Dévotion dans la petite Isle de *Capraria* , entre la Ville de *Livourne* , & l'Isle de *Corse*. Notre Poete les représente comme des insensez , qui s'enterrent tout vivans sur je ne sai quelle terreur panique. Il gémit de leur folie. „ Il les dépeint comme des Gens „ qui fuient la lumière du jour , qui veulent „ vivre seuls & sans témoins. Il les traite de „ Misantropes , & de Loups-Garous , à qui „ tout le Genre-Humain déplaît , & qui sont „ agités d'une noire Mélancolie. Il leur reproche enfin d'être ataqués de la même „ maladie qu'*Homère* attribue à *Bellerophon*. Voici quelque échantillon de ses Vers , qui

ne sont pas mauvais pour le Siècle où il vivoit.

Processu Pelagi jam se Captaria tollit,
 Squallet lucifugis insula plena viris,
 Ipsi se Monachos Graio cognomine dicunt
 Quod soli nullo vivete teste volunt.

... Sic nimis bilis morbum assignavit Homerus
 Bellerophonæ Sollicitudinibus.
 Nam juveni offenso, sævi post tela doloris,
 Dicitur humanum displicuisse genus.

Les Religieux de *la Trappe* pourroient se reconnoître dans ce Portrait, si leur premier Abé n'avoit pas pris la précaution de leur défendre la lecture de tous les Auteurs Païens. Il est alle p'us loin, & il leur a même interdit toutes les études qui n'ont pas directement pour objet la Religion. La Contemplation de la Nature & toutes les Recherches Philosophiques sont condamnées par ce rigide Reformateur. Sa Règle veut qu'on ne s'occupe que des Mystères de la Religion, & des Pratiques de la Pénitence. Toute autre étude est superflue, & même dangereuse. C'est la, selon lui, une vaine curiosité, qui consume un tems précieux pour le Salut. A quoi se terminent tant de recherches si incertaines d'un côté, & si inutiles de l'autre? Un seul objet est nécessaire, & tout ce qui nous en distrait est moins une occupation sérieuse, qu'une perte de tems.

C'est ainsi que raisonne une fausse Spiritualité. Qui ne voit que l'étude de la Nature nous

nous conduit à de sublimes Réflexions sur l'Auteur de cet Univers ? La véritable Philosophie est une Théologie naturelle , qui est autant pour le Cœur que pour l'Esprit. Elle nous apprend à admirer la Puissance & la Sagesse du Créateur , & sur tout sa Bonté. En étudiant la Nature , nous nous persuadons pleinement des Perfections infinies de cet Être qui a tout produit , & qui conduit toutes choses d'une manière si admirable. Mais ce que nous y comprenons le plus clairement , c'est l'intention qu'il a eu de nous faire du bien. Il y a là de quoi nous exciter à une vive reconnaissance. La contemplation de la Nature peut être une excellente École de Piété. Nous y pouvons apprendre à aimer notre Bienfaiteur & à le servir. N'en déplaise aux *Contemplatifs* d'un autre genre , on peut assurer qu'une attention sérieuse sur les Ouvrages de la Nature , & sur les perfections infinies dont ils sont la preuve , est un véritable Acte de Religion. L'Abbé *Du Guet* représente vivement à ces Devots ou rés, qui veulent proscrire cette étude , pour ne s'occuper que des Merveilles de la Grace , que ce n'est point un autre Dieu qui a créé le Monde , & un autre qui l'a réparé. *On connoit peu le Rédempteur* , dit-il , *si le Créateur est oublié.* C'est dans l'*Ouvrage des six Jours* , si je ne me trompe , qu'il fait cette sage Réflexion. On peut voir aussi ce que

que le Père *Mabillon* a répondu à l'Abbé de *Rancé*, pour justifier les Etudes Monastiques.

Mais un Philosophe est encore mieux en main, pour attaquer ces Maximes outrées, qui condamnent toutes sortes de Recherches naturelles, dans ceux qui se sont voués à la Religion. Il y a du plaisir à les entendre sur cette Dévotion atrabilaire, qui après s'être enfoncée dans l'horreur de Déserts, veut qu'on ferme les yeux à toutes les beautés de la Nature, pour ne s'occuper que de pensées tristes & sombres. C'est vouloir éteindre les belles facultés dont le Créateur a doué nôtre Ame. Quand on dit que le commerce du Monde est fort dangereux, que ce n'est qu'au fond d'un Bois ou au pied d'une Montagne que nous pouvons conserver nôtre Innocence, ces Philosophes répondent qu'il y a de l'inconvénient par tout. Il est vrai, disent-ils, que le Monde a dérangé bien des Consciences : Mais une Solitude trop poussée a aussi dérangé bien des Cervelles. Après de solides raisonnemens contre un genre de vie si peu conforme à la destination de l'Homme, ils n'oublient pas ce trait du célèbre *La Fontaine*, qui n'a guère plus épargné ces Solitaires chagrins contre tout le Genre humain, que ne l'avoit fait le Poete *Rutilius* dans les Vers que l'on a vû. Voic ce qu'il dit d'eux dans quelqu'une de ses Fables ;

La

. . . . La Raifon d'ordinaire

N'habite pas long-tems chez les gens réqueffrez.

Il eft bon de parler, & meilleur de fe taire:

Mais tous deux font mauvais, dès là, qu'ils font ouverts,

Ces Citations m'en rapellent une fort fingulière, que je vis un jour fur la Porte d'un Solitaire. On juge aifément qu'elle devoit être d'un genre tout opofé, c'eft à-dire qu'elle devoit faire l'Eloge de la Vie folitaire. Je comprens que le Reclus, qui étoit renfermé à *Ripaille*, fur les bords du Lac Léman, chercha d'abord dans les Pères de l'Eglife, ce qu'il lui faloit. On y trouve plusieurs belles Sentences en faveur de la Retraite. S'il avoit aimé les pointes, St *Augustin* lui auroit fourni ce qu'il cherchoit. On trouve quelque part dans fes Ouvrages cette Exclamation, BEATA SOLITUDO, SOLA BEATITUDO ! Cette jolie Antithèfe feroit fort bien en Lettres d'Or fur la Porte de la Cellule d'un Chartreux. Peut-être que le nôtre ne la connoiffoit pas ; peut-être auffi ne lui parut-elle pas au bon coin. Il lui faloit quelque chofe de meilleur gout, & on ne devineroit pas où il l'alla chercher. Dans des Poètes Païens, qui n'étoient rien moins que dévots. Croiroit on qu'il choifit des Vers de *Catulle*, & précifément un *Distique* que ce Poete amoureux avoit fait pour fa Maîtrefle ? Le voici ;

Tu mihi curarum requies, tu nofte vel atrâ

Lumen, & in folis tu mihi turba locis.

Il est vrai qu'il donna à ces Vers tendres un sens mystique. Il en fit une espèce de Méditation pieuse adressée à Dieu, qu'il fit sentir par cette Traduction ;

Avec toi je saurai me plaire
 Dans le lieu le plus solitaire.
 Du plus sombre Cachot, ta Divine Clarté
 Dissipera l'obscureté,
 Tu peux seul adoucir le destin le plus rude ;
 Et d'un affreux Désert bannir la solitude.

La manière dont ce Religieux avoit sanctifié les Vers tendres d'un Poète Païen me rappelle ce que je lisois dernièrement dans l'*Histoire de la Poésie Française* de l'Abé De Massieu. Ceux qui ont lu le *Roman de la Rose* voient assez que le but de ce Poëme a été de réduire en art la plus naturelle, & en même tems la plus dangereuse de toutes les passions ; C'est proprement l'Art d'aimer. Cependant un Ecclesiastique de Valenciennes, nommé *Jean Molinet*, mit en Prose ce Roman, & trouva le secret d'en faire un Livre de Piété, prétendant qu'il y avoit un sens spirituel caché sous ces images sensuelles. A force d'Allégories, un Ouvrage de Galanterie devint un Ouvrage de Dévotion. On apelloit cela le *Roman de la Rose Moralisé*. Il seroit curieux de voir un *Catulle Moralisé* de cette manière d'un bout à l'autre.

Pour revenir à nôtre Sujet, après cette
 B petite

petite Digression, je croi avec nôtre Auteur, qu'on ne doit pas porter trop loin la Retraite. Quand on le peut, & que la Vocation qu'on a embrassé le permet, il est bon de passer quelque tems à la Campagne. Là on est Maître de son tems. On jouit de cette précieuse liberté, qui rend la vie si douce & si agréable. On est à portée de faire de sages Reflexions, en lisant dans le Livre de la Nature, que l'on a continuellement devant les yeux. L'Homme que je croi le plus heureux est celui qui content de son sort, quoi que dans la médiocrité, fait mener une Vie paisible, partagée entre la Campagne & la Ville. Je me rapelle de beaux Vers de Despreaux, qui m'ont toujourns beaucoup frappé :

Qu'heureux est le Mortel, qui du Monde ignoré,
Vit content de lui même, en un coin retiré,
Que l'amour de ce Rien qu'on nomme Renommée,
N'a jamais enyvré d'une vaine fumée ;
Qui de sa liberté forme tout son plaisir,
Et ne rend qu'à lui seul compte de son loisir.

Ils sont tirez de l'Épître à Mr. de Lamoignon. Un Poète Latin a dit à peu près la même chose. Il trouve heureux un Homme.

Qui tacitos finit ire dies, & paupere cultu
Exit innocuæ tranquillæ silentia vitæ.

On trouve aussi ce bonheur philosophique décrit fort vivement dans un *Traité de la Dévotion*,

vision, où l'on ne s'atendoit pas de le ren-
 contrer. En voici quelques traits. „ Un
 „ Homme moderé se fera un souverain plai-
 „ sir de la Culture d'une petite Terre ; sa
 „ Maison lui tendra lieu de Louvre, son
 „ Jardin de Thuilleries. Il se divertira par-
 „ faitement à dresser ses petits Parterres, ses
 „ Palissades, ses Arbres nains. Il en recueil-
 „ lra le Fruits avec plus de reconnoissance
 „ pour la Bonté de Dieu, que n'en ont les
 „ Monarques en l'evant des Tabats de leurs
 „ Sujets . . Si ce sont là des plaisirs d'ima-
 „ gination, ce n'est pas d'une imagination
 „ folle & qui se repaisse d'illusions ; c'est d'u-
 „ ne imagination conduite par la Raison, &
 „ qui juge qu'on doit plus estimer ce qu'on a
 „ que ce qu'on n'a pas. Ce sont là d'inno-
 „ centes erreurs qu'on ne sauroit condamner.

Quelques Lecteurs chagins seront peut-
 être choquez de cet entassement de Citations ;
 mais qu'ils attendent un peu à me faire ce
 reproche. Ils essaieront encores'il leur plait,
 quelques Vers de l'Abé *Regnier* dans son Ode
 d'*Acante*.

Dans un lieu du bruit retiré,
 Où pour peu qu'on soit moderé,
 On peut trouver que tout abonde ;
 Sans Amour, sans Ambition,
 Exempt de toute Passion,
 Je jouis d'une Paix profonde :
 Et pour m'assurer le seul bien
 Que l'on doit estimer au Monde ;
 Tout ce que je n'ai pas, je le compte pour rien.

Mais dans quelque endroit que l'on passe sa vie, ou à la Ville, ou à la Campagne, les Moralistes nous apprennent que la véritable Retraite est celle du Cœur. La Retraite que l'on doit le plus estimer n'est pas celle que l'on va chercher loin de la Société Civile, mais celle que l'on a l'Art de faire dans le Monde même. Il faut savoir de tems en tems rêver ou plutôt réfléchir quelques heures dans son Cabinet. Il faut s'ériger ainsi quelque fois en Solitaire pour rentrer dans son propre Cœur & apprendre à se bien conoitre. On doit avoir assez souvent cet Esprit de recueillement pour faire une sérieuse revue de sa conduite.

Peu de Gens sont en état de soutenir ainsi le tête à tête avec soi même. Le nombre de ceux qui ont l'Art d'être à eux mêmes une bonne Compagnie est bien petit. C'est un secret admirable que celui dont parle *Horace*, qui nous fait vivre en amitié avec nous mêmes ;

Quod te tibi reddat amicam.

Mais quand on a trouvé ce secret, l'important est de se souvenir que c'est là un Ami, pour qui il ne faut pas avoir trop de complaisance, quand il s'agit d'examiner ses défauts, & de l'en corriger.

GENÈVE

Mr. B*****

S U F



SUITE DE LA LETTRE

Sur la Retraite & sur l'Amitié, commencée dans le Journal de Juin, page 515.

Nous allons reprendre ce Morceau où nous l'avions laissé le Mois dernier, & faire parler l'Auteur, sans aucun autre Préambule.

Cette Amitié dont on nous fait de toute part des Éloges si magnifiques, dont on vante tant les charmes, les douceurs, les avantages, & la perfection, qu'est-elle dans le fond ?

L'Amitié n'est autre chose, si je ne me trompe, qu'une parfaite Union de deux Cœurs, occasionée par je ne sais quoi, par une certaine sympathie, dont il seroit difficile de se rendre raison. Mais cette Inclination n'est point absolument aveugle : Elle est un sentiment éclairé. La vraie Amitié, outre cette sympathie, est formée par la connoissance, par un discernement juste & délicat, par l'estime que le Mérite & la Vertu inspirent, cimentée par la conformité des Tempérammens & par la ressemblance des Mœurs.

Le but de l'Amitié est de rendre la Vie

aussi agréable & de s'être mutuellement aussi utile, qu'il est possible, & sur tout de soutenir & de fortifier la Vertu. La véritable Amitié n'a pour cause & pour but qu'elle même. L'utilité n'en doit point être le principe, mais elle ne peut manquer d'en être le fruit.

Elle ne suppose ni ne cherche l'égalité de la condition ; mais elle cause une autre égalité qui vaut mieux

Son vrai Caractère est d'être courageuse & agissante : Elle aime mieux hasarder de l'indiscrétion, que de ne pas montrer du courage, lors qu'il s'agit des intérêts réels & de l'honneur d'un Ami.

La Mort doit consacrer les nœuds de l'Amitié. Mais une saine Amitié demande moins de pleurer long temps son Ami, que de ne l'oublier jamais. *Les Amis*, dit Madame de Lambert, *doivent vivre dans votre Cœur par les sentimens ; dans votre bouche par les Eloges ; dans votre conduite par l'imitation de leurs Vertus ; & dans votre Mémoire par un tendre & précieux souvenir*

Croïez vous, dit un de mes Amis, aussi aimable que spirituel, * *qu'on pût définir l'Amitié, en disant que c'est un Amour heureux & constant ? Amour parce qu'on est attaché à la Personne aimée, de façon que le plus doux plaisir de la Vie est celui*

* Mr. de St. YACINTHE, Lettre à Madame la Duchesse d'Aiguillon.

celui de lui en faire & d'en recevoir d'elle. Heureux, parce qu'on est l'objet réciproque de l'attachement de la Personne aimée : L'Amitié suppose un parfait retour. Constant, parce que la cause de l'Amitié & ses liens s'augmentent & se fortifient avec le tems, qui détruit d'ailleurs toutes choses; puis que cette cause est la Vertu même, & que le propre de la Vertu est de toujours bien faire, & de se perfectionner sans cesse.

Melle. De Scuderi a dit quelque part, qu'elle tenoit que le Mérite des Hommes qui leur attire l'Estime n'est mesurable qu'à la capacité qu'ils ont d'aimer. Je crois que ce qu'elle pensoit à cet égard est encore plus applicable à l'Amitié, qu'il ne l'est à l'Amour.

Mais qu'il est rare de reussir dans le choix d'un Ami, & qu'il est dangereux de s'y tromper ! Il est de la nature de certains Biens, & l'Amitié est de ce nombre, d'être difficile à acquérir, à proportion de leur excellence. Pour ne pas s'exposer au repentir, il faut, comme je l'ai dit, que l'Amitié soit l'effet du discernement, & non un desir de l'utilité. Elle doit être fondée sur l'Estime.

L'Estime mutuelle de deux Amis, dit un Philosophe que j'ai déjà cité, est toujours le premier Lien qui doit les serrer de ses Nœuds. Il est difficile que nous nous attachions fortement, si nous n'avons reconnu des qualités aimables dans*

B 4

l'Objet

* Mr. de St. EYREMOND T. VII. p. 381.

Objet de notre Amitié; & si quelquesfois par inclination, nous laissons aller notre Cœur sur la bonne foi du penchant, nous le faisons revenir par raison d'une échappée capricieuse, lors que nous commençons à choisir par les lumières de l'Esprit. Le respect & la déférence naissent de cette Estime mutuelle, que je veux donner aux Amis. Nous recevons leurs Avis comme des Loix, quand nous les connoissons assez fidèles pour ne vouloir pas nous tromper, & que nous les croions assez pru'ens, pour ne pas se tromper eux mêmes. Le respect, qui s'est formé en nous par une assez longue habitude, ménage adroitement notre Esprit, pour s'emparer de notre Cœur.

L'Amitié ne peut être sans Estime; mais l'Estime peut être sans Amitié. L'Estime est le prix de la Vertu: L'Estime, apuïée sur la connoissance du Mérite, ne se dément jamais; & ceux là seuls sont dignes d'être Amis, qui ont en eux même la cause pour laquelle on les aime, nous dit Madame de Lambert: Une vraie & stable Amitié doit donc avoir pour baze la Vertu.

La Sagesse & la Vérité en nous éclairant, continue cette Ame noble & tendre en Amitié, rendent notre Amour propre plus habile, & nous aprennent que nos véritables interêts sont de nous attacher à la Vérité, & que la Vertu même fait le plus doux plaisir de l'Amitié. Le premier mérite, dit-elle dans un autre endroit, qu'il faut

faut chercher dans votre Ami, c'est la Vertu; c'est ce qui nous assure, qu'il est capable d'Amitié, & qu'il en est digne. La récompense de l'Amour même entre deux Personnes de différent Sexe, de l'Amour vertueux, est enfin une délicate & tendre Amitié. Toutes les Vertus deviennent nécessaires à la parfaite Amitié. Ce qui la rend plus sûre, & plus solide, c'est la Vertu l'éloignement du Monde, l'amour de la Solitude, la pureté des Mœurs, une Vie qui vous ramène à la Sagesse & à vous même, un Esprit élevé, (car il y a un goût & un degré dans la parfaite Amitié, où ne peuvent atteindre les Caractères mediocres mais sur tout un Cœur droit. Les qualités du Cœur sont beaucoup plus nécessaires que celles de l'Esprit : l'Esprit plait; mais c'est le Cœur qui lie. Les Gens en qui l'Amour propre domine, n'en sont pas dignes, ils ne pensent qu'à prendre sur le fond de l'Amitié, & les Personnes vertueuses ne sont pressées que d'y mettre. Les Ames tendres & délicates sentent les besoins du Cœur plus qu'on ne sent les autres nécessités de la Vie.

Quand l'Amitié est fondée sur une base aussi noble & aussi solide que l'est la Vertu, quels en sont les avantages & les douceurs ! Deux Amis vertueux peuvent les sentir; mais il est impossible de les exprimer. Il faudroit au moins une Plume beaucoup plus éloquente que la mienne pour les dépeindre,

Ce qui émane d'une sincère Amitié plaît toujours, & le fond en est inépuisable. Je l'ai déjà dit dans ma première Lettre. Cette Amitié diminue autant le chagrin, qu'elle augmente la joie du Cœur, quand on est à portée de verser ses peines & son contentement dans le tendre sein d'un autre soi même. Elle opère une confiance mutuelle, qui ne peut qu'aboutir à la perfection de l'un & de l'autre; & il en résulte cette satisfaction, si sensible à un Esprit & à un Cœur bien fait, de sentir à tout moment le progrès que l'on fait dans la Vertu: Satisfaction qui répand toujours de nouveaux agrémens dans le commerce de deux Amis, sur tout s'ils vivent ensemble dans la Retraite. C'est un des fruits des plus doux & des plus essentiels d'une véritable Amitié. Que tous les mouvemens qu'elle inspire sont délicieux! *Les tendres éfets, qu'elle produit réciproquement, dit Montagne, se confondent tellement les uns & les autres, qu'elles éfacent & ne retrouvent plus les coùtures qui les ont jointes. * Pour quoi aimois je tant mon Ami? Je sens que cela ne se peut exprimer, qu'en répondant, parce que c'étoit lui, parce que c'étoit moi.*

L'Amitié comme l'Amour a son agréable je ne sais quoi, dit St. Evremond: Elle a toutes les Douceurs de la Communication tendre de l'Amour, & n'a pas un de ses défauts.

Mais

Il parle des Ames de deux Amis.

Mais l'incomparable Lambert va au dessus de tout cela : *Toute la Nature*, dit elle, n'a qu'une Voix pour dire, que les avantages de l'Amitié sont de tous les biens les plus désirables : Sans elle la Vie est sans charmes, l'Homme est plein de besoins : Renvoïé à lui même, il sent un vuide que l'Amitié seule est capable de remplir. *Toujours inquiet & toujours agité*, il ne se calme & ne se repose que dans l'Amitié. Comblez les Hommes de Biens, de Richesses & d'Honneur, & privez les de la Douceur de l'Amitié, tous les agrémens de la Vie s'évanouissent. Toutes les Délicatesses de l'Amour se trouvent réunies dans les tendres Engagemens de l'Amitié. Nous jouissons dans l'Amitié de tout ce que l'Amour a de plus doux ; du plaisir de la confiance ; du charme d'exposer son Ame à son Ami, de lire dans son Cœur, de montrer ses propres foiblesses ; car il faut penser tout haut devant son Ami. Il n'y a que ceux qui ont jouï du doux plaisir de l'Amitié, qui savent quels charmes il y a.

Vous trouvez dans l'Amitié la sûreté du Conseil, l'Emulation du bon exemple, le partage dans vos douleurs, le secours dans vos besoins, sans être demandé, attendu, ni acheté.

Il n'y a rien de si doux, dit un autre Philosophe sensible en Amitié, que d'avoir un Ami fidèle. Il faut bien qu'un des Anciens * en ait eu une haute idée, puis qu'il estimoit

heureux

* Menandre,

heureux celui qui avoit pu rencontrer seulement l'ombre d'un pareil Ami.

Quant à moi, je pense si fort dans le goût de ces Philosophes, que j'ose affirmer que malgré la médiocrité de l'état où je me trouve, le bien le plus désirable que la Providence pourroit m'accorder en ce Monde, après la santé, qui est sans doute le plus précieux de tous; ce seroit un Ami éclairé, tendre & fidèle.

Il y a naturellement un vuide immense dans notre Cœur, qui est la cause de nos ennuis insupportables, & de nos desirs sans bornes. On peut dire qu'après l'Amour Divin, (& l'Amour Divin est-il autre chose qu'une sorte d'Amitié?) l'Amitié a plus d'étoffe pour remplir ce vuide, que n'en ont tous les objets ensemble, dont nous sommes environnés, qui excitent nos inquiétudes & nos desirs, avec cette différence, que la Raison, la Loi, la Règle, la Mesure, le Temps, le Lieu, le Devoir, l'Intérêt de la conservation de notre Fortune, de notre Réputation, de notre Santé & de notre Vie, brident de tous côtés ces desirs. Satisfaire ceux qui sont défendus, contenter avec excès & hors de saison ceux qui sont légitimes, ne peut que nous causer des dégouts & toutes sortes de maux inexprimables; au lieu que dans l'Amitié, dans une Amitié vertueuse, on peut voguer en pleine Mer

Mer, sans Voile & sans Bouffole : L'Esprit & le Cœur peuvent s'y jeter à corps perdu, s'y abandonner sans mesure & sans réserve. Il n'y a ni excès, ni changement, ni dégoût, ni repentir à craindre de ce qui est véritablement vertueux : Le desir & la jouissance se renouvellent tour à tour, & l'Idée que ce desir ne sauroit jamais être rassasié, met le comble du bonheur à cet heureux état.

J'estime, que s'il avoit plû à Dieu d'unir actuellement, par le Lien d'*Himénée*, les deux Ames en tout sens les plus parfaites de l'un & de l'autre Sexe, qu'il ait créés ; ce qui après l'Amour Divin, nous représenteroit sans doute l'état de l'Amitié la plus accomplie & la plus délicieuse qu'il pût y avoir en ce Monde ; nous y verrions l'Image la plus vive de la Félicité qui nous attend dans une autre Vie, & qui consistera dans la contemplation de la Face Divine, dans celle de nôtre propre bonheur, & de celui de ce grand nombre de Bienheureux, qui y participeront comme nous.

Mais si une véritable & tendre Amitié a des agrémens, des charmes, des avantages tels que ces Ames belles & nobles que je viens de citer, nous les dépeignent ; elle présente aussi des Devoirs à remplir ; elle exige des égards, des sentimens & des délicatesses, dont les Ames d'un certain ordre sont seules capables ; elle a sur tout en horreur l'Amour propre déréglé & le vil intérêt.

L'Amitié demande de la franchise, de la sincérité, du courage, de la probité, de la fidélité, de la constance, un esprit & un Cœur droit, de l'expérience, de l'honneur, & sur tout la noblesse & la générosité du sentiment.

La vraie Amitié n'est pas sans une certaine jalousie délicate. *C'est une preuve, que nous aimons peu nous mêmes, dit Mr. de la Rochefoucault, quand nous ne nous apercevons pas du refroidissement de nos Amis.*

* *Les Devoirs de l'Amitié sont naturellement de deux espèces: Les uns servent à la rendre plus douce; & les autres à la rendre plus utile.*

Il faut savoir répandre sur tout ce qui se rencontre de bien ou de mal dans la vie des Amis, certain charme secret, qui émousse le sentiment du mal, & qui aiguise le sentiment du bien.

Point de secret entre de vrais Amis. Il faut vivre dans une telle communication de pensées avec eux, qu'ils ne sachent pas moins ce qui se passe en nous, que nous mêmes. N'aïés point de secret pour vôtre Ami; mais ne faites jamais rien, que vous ne puissiez confier à un Ennemi. Prenés contre vous seul les precautions que vous voulés prendre contre les autres. Excellentes Maximes! Celle d'aimer, comme si nous devions haïr un jour, est détestable.

Les Amis ne doivent jamais se soupçonner
les

les uns les autres. Les soupçons & la défiance cachée sont de vrais Destructeurs de l'Amitié.

Il est plus honteux de se défier de ses Amis, dit Mr. de la Rochefoucault que d'en être trompé.

* *Ne faites jamais sentir aucune supériorité à vos Amis. Si vous êtes plus avancé qu'eux dans la Possession de la Vérité, dans le partage de l'Esprit & dans les bonnes grâces de la Fortune, cela ne vous donne aucun droit pour vous élever.*

* *Celui que le hasard a le mieux traité, ne doit jamais se souvenir des avantages qu'il en a reçû, que pour les faire oublier à son Ami: Il faut qu'il descende par des avances, puis qu'il est trop élevé par la Fortune. S'il n'a plus de déférence & d'ouverture, la foiblesse de son Ami, ne trouvera point ce contrepoids qui feroit naître la confiance; & s'il ne se met autant au dessous de lui par la facilité de son accès, que la Nature l'a mis au dessus par l'élévation de son rang, l'inégalité fera toujours subsister les mesures & déconcertera l'Amitié.*

* *Dans les grandes occasions, la gloire & la générosité ont leur part aux offices de l'Amitié; dans les petites, l'Amitié brille seule & en a tout l'honneur. On ne doit point regarder comme austères seulement, mais encore comme chagrins,*

ces

* M^{me}. de Lambert.

* Mr. de St. Evremont,

* Mr. de Sati.

ces Gens qui traitent les petits soins de bagatelles & les renvoient aux Amans & aux Femmes. On doit mépriser les foiblesses de l'Amour ; mais on en peut imiter la vivacité. Contribuer aux innocens plaisirs d'un Ami, essayer de le divertir dans ses plus légères peines, aller au devant de ce qu'il desire, quoi que peu important, être inquiet de ses moindres maux, sensible à ses moindres plaisirs ; c'est savoir repandre les douceurs de l'Amitié sur toutes les parties de la Vie.

* Quoi que mon Amitié, ne fut pas intéressée pour l'utile, dit une autre Ame délicate ; elle le seroit infiniment pour le tendre ; & l'Ami que j'aurois choisi me seroit passer des mauvais quarts d'heures, s'il ne vouloit aimer à frais communs, & faire toujours dépense égale en complaisance & en petits soins.

* La complaisance si estimée dans toutes sortes de Commerce est un des plus forts liens de l'Amitié. Aussi n'en faut-il pas borner l'usage, à cette petite déférence que l'on a pour les sentimens, pour les desseins, pour les goûts de ses Amis dans les choses indifferentes : Elle a dans les occasions son application & son mérite. Mais où elle est principalement nécessaire ; c'est lors qu'il s'agit de supporter les défauts qu'un Ami peut avoir dans l'humour, dans les manières, & même dans l'Esprit. Car tous ces défauts sont également excusables,

COURT

* Mr. de St. Evremond.

* Mr. de Saci.

Ceux du Cœur sont les seuls qui ne méritent point de grace.

Le vrai Ami agit fortement dans les conjonctures de conséquence ; mais il agit tendrement dans toutes les autres. Persuade que les Services considérables sont du ressort de la Fortune, & que souvent elle envie à l'Ami le plus fidèle, la satisfaction de les rendre ; il ménage avec soin tous ceux qu'elle laisse au pouvoir de la seule tendresse, & qui ne peuvent partir que d'une Ame occupée de ce qu'elle aime.

C'est sur ce même principe que sans craindre ni les suites de l'indiscrétion, ni les interprétations malignes, l'Ami compte entre ses plaisirs les plus touchans, la liberté de dire tout ce qu'il pense ; la familiarité qui bannit du Commerce cet attirail de Phrases inutiles & de bienséances étudiées, & qui met à leur place de la franchise & de la bonté ; enfin la complaisance, qui a tout le charme de la flatterie sans en avoir le Poison.

Si cette complaisance nous engage d'un côté à avoir de l'indulgence pour les défauts de nos Amis ; la Raison exige d'un autre, que nous fassions des Réflexions sur ceux dont nous sommes entachés nous mêmes, & dans ce cas, ces mêmes défauts, qui semblent devoir refroidir l'Amitié, la réchaufferont.

Personne n'ignore que l'Amitié engage à rechercher l'avantage des Amis, par toutes les voies que l'honneur & la Justice peuvent permettre.

Cet avantage regarde ou la Gloire, ou la Fortune de nos Amis.

L'Homme naturellement séduit par les Impressions que les Objets extérieurs dont il est environné, font sur lui, & aveuglé par son amour propre, a besoin de Conseil & d'un Sage Conducteur.

Il n'appartient qu'aux Avis d'un Ami aussi judicieux qu'éclairé, de dissiper ces Ténèbres & de rompre ces charmes. Mais les Avis de cet Ami ne se feront ni demander, ni attendre. Les autres Personnes peuvent craindre des reproches d'indiscretion, si elles parlent, avant qu'on les consulte. L'Ami ne connoit point cette Prudence, que la foiblesse des Hommes a introduite. Son attention lui apprend quand il doit parler, & l'Amitié seule lui suggère ce qu'il doit dire.

Celui qui approuve ce qu'il aperçoit de bon en nous, comme il condamne ce que nous avons de mauvais, nous persuade qu'il nous connoit tels que nous sommes.

Le vrai Ami nous détourne de ce que nous voudrions faire aujourd'hui, pour nous ramener à ce que nous voudrions toujours avoir fait. Il nous fait apercevoir nos défauts avec franchise & sans déguisement; mais sa hardiesse est toujours réglée par la Discretion. Plus un Ami sera sincère dans ses Avis, plus il sera circonspect sur la manière de les donner, sur le choix du tems & du lieu où il les placera.

Le plus grand effort de l'Amitié, dit Mr. de la Rochefoucault, n'est pas de montrer nos défauts à un Ami, c'est de lui faire voir les siens. Et il y a un Proverbe Espagnol qui dit, No ai mejor espejo que el amigo viejo; Qu'il n'y a point de plus fidèle Miroir qu'un vieux Ami.

* *Il ne faut pas à la vérité se permettre de trop examiner les défauts de nos Amis; encore moins d'en parler: Il faut respecter l'Amitié; mais comme elle nous est donnée pour être une aide à la Vertu, & non pas pour la Compagne du Vice, il faut les avertir quand ils s'égarerent: S'ils résistent, armez vous de la force & de l'Autorité que donnent la prudence des sages Conseils, & la pureté des bonnes Intentions. Il faut avoir le courage de leur déplaire, en leur disant la Vérité: On doit pourtant adoucir les termes, selon leurs besoins. Peu de Personnes ont la force de se laisser humilier par la vérité qui les redresse; mais en même tems qu'on les avertit en particulier, il faut les défendre en public, & ne point souffrir, s'il est possible, qu'ils aient une Réputation incertaine.*

* *On doit toujours être prêt à prendre en main la défense de son Ami.*

Un des plus essentiels devoirs de l'Amitié délicate, c'est de ne point s'entretenir avec les autres des défauts d'un Ami. On doit avoir le

C 2 coura,

* Mme. de Lambert.

* Mr. de Sacy.

Courage de lui parler quelque fois en Ennemi ; mais il n'est jamais permis de parler de lui qu'en Ami.

Comme l'Amitié demande, que les Amis se connoissent parfaitement, & qu'ils vivent dans une entiere communication d'interets & de pensées ; quand nous condamnons nos Amis, on est fort disposé à croire, que nous faisons justice ; & que nous serions bien plus réservés, si nous étions moins instruits.

Il ne faut donc jamais condamner un Ami en son absence ; c'est - à - dire sans l'avoir entendu.

Ce sont de faux Amis qui conviennent de tous les défauts qu'on attribue à leurs Amis, & qui passent condamnation sur toutes leurs fautes.

Un Ami doit nous paroître absolument innocent, jusqu'à ce qu'il ait été pleinement convaincu.

Lors donc qu'on accuse devant vous votre Ami absent, quelque aparence qu'il y ait dans les faits que l'on avance contre lui, vous ne pouvez prendre que de trois Partis l'un ; le déclarer innocent, c'est le plus convenable à l'Amitié ; le défendre, c'est le plus courageux ; & suspendre votre Jugement jusqu'à ce que vous l'aïés entendu, c'est le plus équitable.

Lors que l'on se trouveroit dans l'une de ces conjonctures, où l'on seroit forcé de condamner son Ami, après qu'il vous auroit instruit de tout ce qu'il y avoit à dire en sa faveur ; l'Amitié demande de prononcer contre lui en des termes propres à faire sentir, tout ce qui peut rendre

rendre excusable celui que l'on condamne. Il seroit à souhaiter que cet Amour propre, toujours si ingénieux à défendre nos fautes, ne le fut pas moins à trouver des excuses pour les fautes de nos Amis, & que nous missions toute nôtre habileté, à adoucir & à diminuer ce que nous ne pourrions justifier pleinement.

„ On peut dire, qu'un aveuglement com-
 „ mode dans un Ami, seroit préférable à
 „ ses lumières importunes. Si vous en avez
 „ de si vives & de si perçantes, ménagez
 „ les pour vous. Vous trouverez assez en
 „ vous même de quoi les occuper. Crai-
 „ gnez autant de ne pas voir assez vos pro-
 „ pres défauts, que de trop voir ceux de
 „ vôtre Ami. L'Aveuglement que vous a-
 „ vez pour vous, aiez le pour lui : Vous
 „ en ferez plus aimable, & lui plus aimé.

„ Les Services qu'un vrai Ami rendra se
 „ feront aisément distinguer. Quelques im-
 „ portans qu'ils soient, ils tireront toujours
 „ tout leur prix de son attention, de son ar-
 „ deur à les rendre, de sa joie après les a-
 „ voir rendus. Les autres attendront que
 „ l'occasion se présente; lui ira au devant
 „ de l'occasion : Il la fera naître : il la trou-
 „ vera où elle n'étoit pas seulement aperçue.
 „ C'est assez pour la Generosité que d'être
 „ sensible au besoin qui se montre, que de
 „ soulager ceux qui demandent du secours :
 „ L'Amitié seroit honteuse, d'en demeurer

„ là. Toujours inquiète sur les Avantages
 „ & sur les besoins de l'Ami, elle ne cesse
 „ de les étudier, & ne se pardonne point de
 „ ne les avoir pas dévinés. Elle compte
 „ entre ses plus indispensables Obligations,
 „ de ne se point faire demander ce qu'elle
 „ auroit pû prévoir & dû prévenir; & elle
 „ se reprocheroit comme un Crime, d'avoir
 „ accordé ce qu'il falloit offrir.

„ Dès que le besoin du Service est seule-
 „ ment entrevû, nous ne sommes plus ex-
 „ cusables, si nous ne nous empessons d'é-
 „ facer par nôtre activité, tout ce que nô-
 „ tre manque de prévoiance fait soupçonner
 „ de nôtre Amitié.

„ Quand nous prévenons nôtre Ami,
 „ quand nous lui rendons un service qu'il
 „ ne nous a pas demandé, nôtre attention
 „ répond de nos démarches, & les justifie.
 „ Leur lenteur dans l'exécution ne peut alors
 „ passer que pour prudence. Mais quand le
 „ Service a été demandé, les moindres re-
 „ tardemens pésent à un Ami déjà chagrin,
 „ & il ne peut plus les regarder, que com-
 „ me des suite naturelles de la première froi-
 „ deur, dont en secret il nous accuse.

„ N'oublions donc point, que le Service
 „ qui se fait demander, est souvent païé ce
 „ qu'il vaut. Il est naturellement si désa-
 „ gréable à une Ame noble de recevoir,
 „ qu'il faut que la manière de donner la

„ per-

„ persuade, que c'est elle qui fait la grace
 „ qu'on la contraint d'accepter: Sans cela
 „ le Commerce de l'Amitié ne sauroit avoir
 „ rien de doux. Dans le cours ordinaire
 „ de la vie, c'est à celui qui reçoit le bien à
 „ se charger de la reconnoissance; dans l'A-
 „ mitié, c'est à celui qui le fait.

Il ne faut pas pour cela bannir de l'Amitié
 la reconnoissance. Celui qui la doit ne peut
 pas s'en dispenser; mais il seroit à souhaiter,
 qu'il ne la sentit, que comme une preuve qu'il
 est tendrement aimé, & non comme le sou-
 venir d'une Dette, dont le paiement cause de
 l'inquiétude. En un mot, la reconnoissan-
 ce ne doit être qu'un plaisir pour lui, &
 un poids que pour celui qui est obligé de la
 souffrir. * „ Il ne faut pas regarder quel

„ bien nous fait un Ami; mais seule-
 „ ment le desir qu'il a de nous en faire.

* „ On demande quel est le Terme de
 „ l'Amitié. On dit qu'il faut servir ses Amis
 „ jusqu'aux Autels. Dieu & l'honneur sont
 „ les seules bornes que l'on doit donner à
 „ l'Amitié; mais il y a bien des choses qu'un
 „ honneur délicat vous défendrait pour vous
 „ même, qu'il vous seroit permis & honnête
 „ de faire pour vos Amis. Sur le reste l'A-
 „ mitié n'a point de bornes: Tout, & sans
 „ se faire valoir, doit être sacrifié à l'Amitié.

C 4

„ Die-

* Mr. de la Rochefoucault.

* Madame de Lambert.

„ Diogene, disoit, quand j'emprunte de mon
 „ Ami, c'est mon Argent que je lui demande.
 „ Une pareille confiance fait l'Eloge de l'un
 „ & de l'autre.

„ Les Services doivent être à la suite de
 „ l'Amitié, & non pas l'Amitié à la suite des
 „ Services. Et l'Amirié, dès qu'il faut appeler
 „ quelqu'autre chose à son secours qu'elle
 „ même, cesse d'être Amitié. Quand on ne
 „ se croit pas payé de son bienfait par le
 „ plaisir qu'on a eu de le faire, on n'a point
 „ donné; on n'a fait que prêter ou vendre.
 „ Mais qu'on se souviene au moins, qu'en
 „ dérochant aux obligations de l'Amitié, nous
 „ perdons aussi tous les avantages.

„ En la vraie Amitié, de laquelle je suis
 „ expert, je me donne, dit Montagne, à
 „ mon Ami, plus que je ne le tire à moi.
 „ Je n'aime pas seulement mieux faire du
 „ Bien à mon Ami que s'il m'en faisoit;
 „ mais encore qu'il s'en fasse qu'à moi: Il
 „ m'en fait alors le plus quand il s'en fait.
 „ Et si l'absence lui est ou plaisante ou uti-
 „ le, elle m'est bien plus douce que sa pré-
 „ sence, & ce n'est pas proprement absen-
 „ ce, quand il y a moïen de s'entre a-
 „ vertir.

„ En ce noble Commerce, les Offices &
 „ les Bienfaits, Nouriciers des Amitiés com-
 „ munes, ne méritent pas seulement d'être

„ mis

„ mis en compte. Cette confusion si pleine
 „ de la Volonté des deux Cœurs qui s'aiment
 „ en est cause : Car tout ainsi que l'Amitié
 „ que je me porte ne reçoit point augmen-
 „ tation, par le secours que je me donne au
 „ besoin, quoi que disent les *Stoïciens* ; &
 „ comme je ne me fais aucun gré du service
 „ que je me fais ; aussi l'Union de tels Amis
 „ étant véritablement parfaite, elle leur fait
 „ perdre le sentiment de tels devoirs & haïr
 „ & chasser d'entr'eux ces mots de division
 „ & de déférence, *Bienfait*, *Obligation*, *Re-*
 „ *connoissance*, *Prière*, *Remerciement* & leurs
 „ pareils : Tout étant par éfet commun en-
 „ tr'eux, *Volontés*, *Pensemens*, *Jugemens*,
 „ *Biens*, *Enfans*, *Honneur* & *Vie* ; & leur
 „ convenance n'étant qu'une Ame en deux
 „ Corps, selon la très propre définition d'*A-*
 „ *ristote*, ils ne peuvent se prêter ni don-
 „ ner rien.

„ Si l'un pouvoit donner à l'autre, ce
 „ seroit celui qui recevroit le bienfait, qui
 „ obligeroit son Compagnon : Car cherchans
 „ l'un & l'autre plus que toute autre chose
 „ de s'entre bien faire, celui qui en prête
 „ la Matière & l'occasion, c'est celui là qui
 „ fait le Libéral, donnant ce contentement
 „ à son Ami d'effectuer en son endroit ce
 „ qu'il desire le plus.

Où faut-il chercher aujourd'hui ceux qui
 pensent comme *Montagne* ?

„ Je

„ * Je ne puis souffrir, que l'on cherche des
 „ Personnes utiles, lors que l'on veut faire
 „ des Amis, *Senèque* a fort bien remarqué,
 „ que l'on peut tout faire contre l'Amitié,
 „ quand on y cherche quelque'autre chose que
 „ l'Amitié même.

„ En éfet dès qu'il faut apeller quelque'au-
 „ tre chose au secours de l'Amitié, qu'elle
 „ même, elle cesse d'être Amitié. Sans faire
 „ ici le *Stoïcien*, lors que je demande un
 „ Ami, je veux un Homme, dont la Vie
 „ me devienne si chère, que je sois toujours
 „ prêt d'exposer la mienne, pour la conser-
 „ ver genereusement : Je veux un Homme,
 „ dont l'Exil me bannisse aussi bien que lui,
 „ qui puisse disposer de moi comme d'un
 „ bien qui lui est propre, qui fasse avec moi
 „ Comunité de fortune, aussi bien que de
 „ sentiment, & qui croie m'obliger extrê-
 „ mement, lors qu'il me fera partager les
 „ disgraces de sa Faute ou de son Malheur.

„ Les Offices des vrais Amis ont je ne fais
 „ quoi de vif & d'animé, qui va toujours au
 „ devant de nos besoins, & qui prévient
 „ même jusqu'à nos desirs : Ils trouvent tout
 „ facile : On est quelquefois contraint de
 „ les retenir, & de temperer cette ardeur qui
 „ les porte au bien. C'est d'eux qu'on peut
 „ dire véritablement, qu'ils croient avoir
 „ perdu

* Mr. de St. Evremond.

” perdu la Journée , où ils n’ont rien fait
 ” pour ceux qu’ils aiment.

” Ce qu’il faut faire pour un Ami est quel-
 ” que chose de si engageant , qu’il nous doit
 ” souvent faire oublier , ce que nous devons
 ” à nous mêmes.

” L’Amitié ne peut subsister sans Fidé-
 ” lité & sans Secret. C’est ce qui la rend
 ” sûre ; mais ce n’est pas tout , pour
 ” nous la rendre agréable. Il se forme une
 ” certaine liaison entre deux Ames , où la
 ” sûreté seule ne suffit pas. Il y entre un
 ” charme secret , qu’on ne sauroit exprimer ,
 ” & qui est plus facile à sentir qu’à connoître.

” L’Amitié n’appréhende pas seulement la
 ” rigueur de la Justice , elle craint les pro-
 ” fondes Réflexions d’une Sagesse qui nous
 ” retient trop en nous , quand l’inclination
 ” veut nous mener vers un autre. L’Amitié
 ” demande une chaleur qui l’anime , & ne
 ” s’acomode pas des circonspections qui l’ar-
 ” rêtent. Elle doit se rendre toujours Mai-
 ” tresse des Biens , & quelque fois de la Vie
 ” de ceux qu’elle unit.

” Les momens de rendre de bons offices
 ” à ses Amis , sont l’heure du Berger & les
 ” précieuses faveurs de l’Amitié.

” Il faut que les Amis adoucissent , en
 ” obligeant de bonne grace , tout ce qu’il y
 ” a de rude à recevoir ; qu’ils laissent adroi-
 tement

„ tement passer les bons offices qu'ils rendent,
 „ pour des services très médiocres, & qu'é-
 „ toutant dans leurs Amis ces soins empressés
 „ de remercier ceux dont on a reçu des gra-
 „ ces, ils fassent toujours ainsi de petits lar-
 „ cins à la reconnoissance, pour en enrichir
 „ l'Amitié.

„ Cette manière de servir ses Amis, & de les
 „ obliger de bonne grace, fait la sûreté & le
 „ plaisir de l'Union la plus parfaite. Cette Mé-
 „ thode est très facile à ceux qui la veulent pra-
 „ tiquer: Les mesures n'en sont point gênan-
 „ tes: La suite n'entraîne aucun dégoût, & lors
 „ qu'elle est également observée, elle établit
 „ une si honnête franchise, apprend à démê-
 „ ler si bien la tendresse des intérêts du pro-
 „ pre Amour, qu'on ne s'y trompe pres-
 „ que jamais, si on ne le fait par inégalité
 „ de Cœur, ou par légèreté d'Esprit. Elle
 „ donne toujours de nouveaux charmes aux
 „ bien-faits mutüels des Amis; & c'est un
 „ grand secret en Amitié, que de savoir obli-
 „ ger ceux que l'on aime, avec des avances
 „ si genereuses, qu'ils ne se lassent jamais de
 „ recevoir les bons Services qu'on leur rend.

„ La Probité ne suffit pas pour une Amitié
 „ bien réglée, mais il y faut du Jugement,
 „ de l'Expérience, & de l'Esprit. Les Ami-
 „ tiés d'un autre genre ne durent pas plus
 „ que les Amours, & le Zèle trop emporté

„ ne ruine pas moins la liaison, que la froi-
 „ deur, qu'on n'éveille point, ou que l'in-
 „ constance, que l'on ne fixe pas. Mais
 „ lors qu'on peut trouver un Homme, qui
 „ n'a pas un de ces défauts; est-il rien au
 „ Monde de plus doux, que d'avoir un Ami
 „ fidèle, qui hazarde tout pour vous plaire,
 „ & ne vous fait jamais risquer; qui vous
 „ rend la prospérité plus douce, & l'adversi-
 „ té plus suportable; qui savoure toutes vos
 „ joies & prend part à tous vos chagrins;
 „ qui vous soutient dans le glissant, & vous
 „ relève dans la chute, & qui n'est capable
 „ de vous sacrifier ni à l'interêt de sa Fortu-
 „ ne, ni au caprice de ses Passions?

„ L'Amitié tient lieu de toutes choses à
 „ ceux qui savent bien aimer; de Richesses
 „ sans soin, d'Honneur sans vanité, d'Exer-
 „ cice sans inquiétude, de Santé sans altéra-
 „ tion, & de Plaisir sans amertume.

Voilà, *Messieurs*, quelle est l'Amitié, ce
 riche Présent du Ciel; quelles sont ses dou-
 ceurs & ses avantages; quels sont les Devoirs
 qu'elle impose, & toutes ses Délicatesses.
 Je ne me suis servi jusqu'à présent, je l'a-
 vouë, que du Pinceau des Esprits les plus fins
 & de Ames les plus sensibles en Amitié, de
 celui des *Montagne*, des *St. Evremond*, des
Saci, des *Lambert* & des *Saint-Yacinthe*, pour
 dépeindre, ce qu'à tous ces diferens égards,

je

je n'ai fait que sentir confusément jusques ici : Ils pensent avec plus de justesse, s'expriment avec plus de force, & touchent plus que je n'eusse pû faire. Je renvoie à ces excellens Originaux, les Lecteurs, qui voudroient puiser dans ces Sources mêmes, pour se satisfaire pleinement sur une Matière qui intéresse si fort un Cœur tendre & bien né, & qui contribue tant au bonheur & aux agrémens de la Société, entre les Etres raisonnables.

Je ne fais cependant, si en prenant ce chemin, je puis espérer d'ateindre au but que je me suis proposé, & si la peine que j'ai prise à cet égard, ne produira pas plutôt un éfet contraire. Ces grandes & belles Ames, capables de sentir toutes les délicatesses de l'Amitié, sont aussi rares que le Phenix. Les autres n'en seront pas touchés, & quand elles le seroient, la tache qu'on leur propose à remplir, leur semblera trop forte : elle les rebutera. *Il y a un goût dans la parfaite Amitié, dit Madame de Lambert, apres la Bruïère, où ne peuvent ateadre les Caractères médiocres.*

Aussi qu'y - a t'il de plus rare dans le Monde qu'une véritable & constante amitié?
 „ C'est une plainte generale, dit encore Mme. de
 „ Lambert, tout le Monde s'écrie qu'il n'y
 „ a point d'Ami. Tous les Siècles ensemble
 „ fournissent à peine trois ou quatre Ex-
 xemples

„ xemples d'une Amitié parfaite. Puisque
 „ tous les Hommes conviennent des char-
 „ mes de l'Amitié, pourquoi dans un inte-
 „ rêt comun, tous ne s'entendent ils pas
 „ pour en jouir ? C'est un éfet du dérèglement
 „ des Hommes, de s'aveugler sur leurs véri-
 „ tables interets.

„ Le Goût des meilleures choses change,
 „ avant qu'elles aient changé, dit *un Philo-*
 „ *sophe déjà cité*, * & tel est nôtre malheur
 „ qu'il n'y a si bel Esprit en Amour, qui
 „ ne s'épuise; ni de si bon Cœur en Ami-
 „ tié qui ne se rebute. Puisque l'on se dé-
 „ goute quelquefois de soi même, il est encoré
 „ plus aisé de se dégouter des autres. La
 „ fin de l'Amitié dépend moins de nôtre vo-
 „ lonté que le commencement. Les plus
 „ fortes Amitiés s'afoblissent avec le tems;
 „ chaque jour y fait quelque brèche. On
 „ veut d'abord aller si vite, qu'on man-
 „ que d'haleine à moitié chemin. On se
 „ lasse soi même, & on lasse les autres.
 „ Dieu est le Souverain bien, *dit il dans un*
 „ *autre endroit*; * l'Apanage de sa Nature est
 „ d'être heureux par réflexion; mais c'en
 „ est un de celle de l'Homme de l'être par
 „ épanchement. L'on rencontreroit affés
 „ de Gens qui souhaiteroient de le faire;
 „ mais

* Mr. de St. Evremond T. VII. P. 269.

* T. VII. P. 393.

„ mais il est rare de trouver un Cœur qui
 „ soit capable de le recevoir. Si les Hom-
 „ mes en connoissoient le plaisir ils le pré-
 „ feroient à tous les autres. Mais la diffi-
 „ culté de l'Expérience fait l'injustice de leur
 „ choix : Ils ne veulent jamais comencer la
 „ confiance & l'ouverture : Ils ne s'assurent
 „ jamais de rien , de peur d'être toujours
 „ trompés. Ainsi tout ce que l'on peut dire
 „ de l'Amitié , n'est que l'idée d'une belle
 „ chose , qui n'a de la réalité que dans nôtre
 „ imagination.

„ Il n'arrive que trop souvent que les
 „ Amitiés les mieux établies , que les con-
 „ fidences les plus étroites , se relâchent
 „ insensiblement. Nous avons tort de nous
 „ récrier contre l'ingratitude & de blâmer
 „ ceux qui nous quittent ; nous sommes quel-
 „ quefois bien aises qu'ils nous donnent
 „ l'Exemple de changer : Nous cherchons
 „ querelle ; nous faisons semblant d'être fâ-
 „ ché , afin d'avoir quelque prétexte pour
 „ nous mettre en liberté ; mais quand ce se-
 „ roit une vraie Colère , peut être n'est ce
 „ point leur faute ; peut être est-ce la nôtre.
 „ Qui de nous a droit d'en juger ? Ce que
 „ nous apellons un Crime de Cœur , est bien
 „ souvent un défaut de la Nature. Dieu
 „ n'a pas voulu que nous fussions assés par-
 „ faits

5, faits pour être toujours aimables ; pour-
 6, quoi voulons nous être toujours aimés ?
 7, „ Nous prenions sans doute plus de soins
 8, au comencement de cacher nos imperfec-
 9, tions : Nos complaisances tenoient lieu
 10, d'un plus grand Mérite : Nous avions les
 11, Graces de la nouveauté. Ces Graces res-
 12, semblent à une certaine fleur , que la Rosée
 13, répand sur les Fruits. Il est peu de Mains
 14, affés adroites pour les cueillir sans la gâter.
 15, „ Il faut donc avoüer que les honnêtes
 16, Gens mêmes , trouvent dans les plus fortes
 17, liaisons , des intervalles d'assoupissement &
 18, de langueur , dont ils ne connoissent pas
 19, toujours la cause. Cette langueur , quand
 20, elle n'est pas soutenue , passe enfin jusqu'à
 21, la mort de l'Amitié , si l'*Honneur* ne vient
 22, pas à son secours.
 23, „ C'est l'*Honneur* qui s'éforce quelque-fois
 24, de cacher les défauts du Cœur , qui joue
 25, le Personnage de la Tendresse , qui sauve les
 26, aparences pour quelque tems , jusqu'à ce
 27, que l'*Inclination* se réveille & qu'elle re-
 28, prenne sa première vigueur.
 29, „ J'eritens ici par l'*Honneur* , cette droite
 30, Raison , qui s'acorde avec les imperfecti-
 31, ons de nôtre Nature ; qui les redresse du
 32, mieux qu'elle peut ; qui est Ennemie de
 33, l'affectation ; qui va au bien , pour le bien
 34, seul , & loin de tous les détours de l'*Amour*

D

„ pro-

„ propre ; qui est toujours prête à faire plaisir,
 „ fir, & qui croit n'en avoir jamais assez
 „ fait ; qui enfin ne s'aplaudit point, & qui
 „ ne cherche point aussi l'apaudissement du
 „ Monde.

„ Il est donc vrai que ces deux qualités
 „ ont besoin l'une de l'autre, & que si l'Hon-
 „ neur sans Amitié manque d'agrément,
 „ l'Amitié qui n'est pas soutenue de l'Hon-
 „ neur est toujours mal assurée.

Il en est peut être de l'Amitié comme des Richesses. Dieu le donne aux uns en dormant, pendant que les autres, avec tous leurs empressements, ne sauroient jamais en acquérir.

Mais ce qu'on appelle Amitié dans le Monde, cette Amitié qui a quelque cours, qu'est-elle ? Ces différens Commerces qui la forment & qui l'entretiennent, au moins pour quelque tems, méritent-ils ce glorieux titre ? „ C'est
 „ pour l'ordinaire la Fortune, dit le même Phi-
 „ losophe, * ou le Hazard, qui fait ces diffé-
 „ rentes liaisons qu'il y a entre les Hommes.
 „ Quelle part y peut avoir le Cœur ? L'In-
 „ terêt matériel brouille pour l'ordinaire
 „ ceux qu'il lie. L'Interêt du plaisir peut-il
 „ produire une Amitié fort parfaite ? Il est
 „ vrai que l'on aime les Gens commodes,
 „ plaisans, agréables, que l'on se trouve a-
 „ vec plaisir où ils sont, & qu'on leur fait

„ un acueil favorable. On a encore des
 „ égards plus particuliers pour les Gens, qui
 „ ont la réputation d'avoir des Amis, d'être
 „ Hommes d'intrigue, & de pouvoir servir dans
 „ les occasions. Car de dire des choses plai-
 „ santes, & de pouvoir en faire d'utiles, ce
 „ sont deux grands Moïens d'avoir quelqu'en-
 „ trée dans les Cœurs les plus inaccessibles.
 „ Mais il n'est pas moins vrai, que les Gens
 „ que l'on ne connoit que sur ce pied là,
 „ ne doivent pas mettre l'Amitié que l'on
 „ a pour eux, à une épreuve un peu forte.
 „ On ne veut guère acheter le plaisir que
 „ donne la Conversation d'un Bel - Esprit,
 „ & on remet assés ordinairement sur les au-
 „ tres, le soin de servir une Personne qui ne
 „ fait que nous divertir.

„ Si l'on fait un peu de réflexion, on
 „ verra que cette espèce d'Amitié, toute
 „ imparfaite & toute comune qu'elle est, ne
 „ laisse pas de former une honnêteté, sur la-
 „ quelle on règle sa conduite, & qui est com-
 „ me le fondement du Repos public.

„ C'est elle qui apprend la manière de vi-
 „ vre, & cette manière de vivre comprend
 „ une infinité de devoirs, sans lesquels tout
 „ seroit en confusion.

„ Une Amitié plus parfaite est un prodi-
 „ ge, dont les Exemples sont si rares, qu'on
 „ les peut aisément compter.

*O mes Amis ! * Il n'y a nul Ami. C'étoit un mot familier d'Aristote.*

La plupart des Amis, dit M. de la Rochefoucault, dégoutent de l'Amitié, & la plus part des Dévots dégoutent de la Dévotion.

Ce qui nous rend si changeans dans nos Amitiés, dit-il encore, c'est qu'il est difficile de connoître les qualités de l'Ame, & facile de connoître celles de l'Esprit.

On peut dire, qu'en éfet il est aussi facile de connoître à quelle hauteur peut aller un Esprit, qu'il est difficile de pénétrer, s'il veut aller à droit où à gauche, & il est dans la nature de l'Homme de montrer d'abord son beau côté, & de cacher le mauvais autant qu'il peut. Mais il y en a aussi qui gagnent à être aprofondis. C'est de ceux-ci qu'on peut se faire de vrais Amis, d'autant que la Modestie est une marque des moins équivoques, d'une belle Ame, de la noblesse du Sentiment, & de ce Caractère aimable qui rend propre à l'Amitié.

Sans parler d'une difficulté presque insurmontable, dont j'ai déjà fait mention, & qui est, que ceux qui se cherchent, ne se rencontrent que rarement ou jamais ; le Caractère déplorable des Hommes en général ne laisse jamais espérer ce qu'on peut appeler une véritable Amitié. Celui-ci est d'une stupidité
insens-

insensible ; ou une lâche indolence , cette paresse , qui au dire de *M. de la Rochefoucault* , détruit également la Vertu & le Vice , le rend immobile. Celui-là est trop embarrassé des Affaires de la Vie , ou trop distrait par toutes sortes d'amusemens frivoles , dont le Jeu est le principal , pour écouter la Voix de l'Amitié. Ofrez à l'un vôtre Amitié , il se mettra dans l'Esprit , que vous lui demandés sa Bourse ou son Crédit. L'autre trouve un obstacle dans vôtre modestie , dans vôtre circonspection & dans certaine retenue , qu'en dupe de ses préventions , il prend pour orgueil ou pour fierté : Il ne fait approfondir un Caractère. D'autres enfin n'oseroient se livrer , moins par défiance envers ceux qui leur feroient des avances , que parce qu'ils craignent , peut-être avec raison , de n'être pas propres à remplir tous les devoirs d'un Engagement. Voilà comme les Hommes de nôtre tems sont faits : L'Amitié n'a rien à espérer d'eux.

„ Si nôtre Siècle , dit *St. Evremont* , *
 „ peut fournir un Ame capable d'une vérita-
 „ ble & tendre Amitié , je la chercherai tou-
 „ te ma Vie avec Etude ; & si je suis un-
 „ fois assés assés chéri du Ciel pour l'être de
 „ cette Personne , quelque bizarrerie du Des-
 „ tin que j'aie d'ailleurs à essuier , je défie le

D 3 „ Mondain

„ Monde & la Fortune de me rendre jamais
 „ malheureux.

Quant-à moi je placerois ce bonheur , à un degré plus haut, ce seroit à aimer une Personne du Caractère de la divine *Lambert* , que j'ai tant de fois citée, si je pouvois être assés heureux que de la rencontrer ; à l'aimer comme cette Héroïne vouloit être aimée , * & à en être aimé. C'est desirer le comble de la félicité humaine. Mais c'est par là même , qu'il est aussi inutile d'y prétendre , qu'il l'est d'espérer de trouver un vrai Ami , ou un Compagnon agréable pour la Retraite. Il faut donc désormais renoncer à l'un & l'autre , & recourir au Remède d'*Horace*, *Mea virtute me involvo* : Il faut s'envelopper dans son propre Individu , & chercher à trouver son compte avec soi même , puis qu'il est si difficile de le trouver avec les autres. Je suivrai le Conseil de *Montagne* , de cette Ame si richement étofée. *Les mauvais moïens par où l'on se pousse dans le Monde en nôtre Siècle*, dit - il , *montrent bien que la fin n'en vaut guère*. Cherchons donc, sinon la Solitude Physique, au moins la Soli ude Morale.

„ Puis que nous entreprenons de vivre
 „ seuls , & de nous passer de Compagnie ,
 „ faisons que nôtre contentement ne dépende
 „ de que de nous même ; déprenons nous

22 de

* Voyez ses Réflexions sur les Femmes.

de toutes les liaisons qui nous attachent à autrui ; gagnons sur nous de pouvoir à bon éscient vivre seuls & vivre à nôtre aise.

„ Nous avons une Ame contournable en soi même : Elle se peut faire Compagnie : Elle a de quoi assaillir & de quoi se défendre , de quoi recevoir & de quoi donner. Il faut aprendre à ne rien épouser que soi. La plus grande chose du Monde est de savoir être à soi. Il est tems de nous dénoüer de la Societé , pui que nous n'y pouvons rien apporter ; & qui ne peut prêter , qu'il se defende d'emprunter.

„ *Socrate* dit , que les jeunes Gens doivent se faire instruire ; les Hommes s'exercer à bien faire ; les Vieux se retirer de toute Occupation Civile & Militaire.

„ Retirez vous en vous ; mais préparez vous premièrement de vous y recevoir ; ce seroit folie de vous fier à vous même , si vous ne vous savez gouverner. Il y a moïen de faillir en Solitude , comme en Compagnie. Contentez vous de vous même : N'empruntez rien que de vous. Arrêtez & affermissiez vôtre Ame en certaines & limitées cogétations où elle se puisse plaire , & aiant entendu les vrais biens , desquels ont jouït à mesure qu'on les entend , contentez vous en , sans de-

46 JOURNAL HELVÉTIQUE

„ fir de prolongement de Vie , ni de Nom-
„ Voila le Conseil de la vraie & naïve Phi-
„ losophie.

„ La seule fin d'une autre Vie heureuse-
„ ment immortelle , mérite loialement , que
„ nous abandonnions les Commodités &
„ Douceurs de cette Vie nôtre. Et qui
„ peut embrâser son Ame de l'ardeur de
„ cette vive Foi & Espérance réellement &
„ constamment , il se bâtit en la Solitude
„ une Vie voluptueuse & délicieuse , au de-
„ là de toute autre sorte de Vie. *

Remplis d'une Idée aussi pure & aussi con-
solante , mettons nous en état de pouvoir
dire.

Inveni Portum : Spes & fortuna valet ;
Nil mihi vobiscum : Ludite nunc alios.

„ Je suis heureusement rentré dans le Port.
„ Adieu Fortune inconstante : Adieu Espé-
„ rance trompeuse. Je n'ai plus rien à dé-
„ mêler avec vous. Que d'autres soient
„ maintenant les Jouets de vos Caprices & de
„ toutes les Inquietudes que vous causés !

Voila , *Messieurs* , ce que les deux Lettres
de mes aimables Correspondans m'ont fait
penser & dire , relativement à ce dont il s'agit
entre nous. C'est à vous à en faire l'usage
que vous jugerez convenir. Vous me di-

rez,

rez, que tout ce qu'on y voit, n'est que Compilation. J'en conviens. Mais vous savez que tout le Monde & en particulier les Dames vous reprochent, que vous ne mettez que de la Phisique & de la Métaphisique dans vôtre Journal. J'espère donc, que vous me tiendrez quelque compte de vous avoir fourni ici de quoi amuser le Beau Sexe sur un Sujet qui est également à sa portée & réputé de son goût. Il s'agit en ces occasions de plaire & d'instruire en même tems.

Je me flate que vos Lecteurs en general, me sauront bon gré, d'avoir bien voulu, renoncer à la gloire d'Auteur, pour rapporter ce que d'autres ont beaucoup mieux dit, que je n'eusse pû faire, suposés que j'eusse été assez hardi que de l'entreprendre. Mais il ne m'en a peut-etre pas moins coûté. Mettons la chose au pis. Que vos Lecteurs prennent, que mon unique dessein étoit de tirer des Auteurs que j'ai cités, ce que j'y ai trouvé de plus essentiel, pour leur donner en abrégé une idée de l'Amitié, ils ne sauroient le désapprouver, s'ils sont raisonnables, à moins qu'ils ne crussent que je l'ai mal exécuté, auquel cas, le chemin de recourir à la Source, leur est ouvert. Je suis avec une parfaite estime &c.

B. L. R.

C A U.



CAUSES CÉLÈBRES

DE SUISSE.

LE BIGAME MALGRÉ LUI.

HISTOIRE GALANTE.

JE vous envoie enfin, *Messieurs*, l'Analyse d'une Cause autant célèbre qu'elle est curieuse & intéressante. Le Beau Sexe y verra combien il est dangereux de succomber à sa Tendresse & à la Passion d'un Amant, avant la célébration du Mariage : Les charmes des Belles, quelques puissans qu'ils soient, ne sont pas capables de retenir un Cœur, ni de le préserver du dégoût presque toujours attaché aux Passions satisfaites. Les Amans les plus empressés voient souvent leur Amour propre mortifié, & se repentent de l'empressement qu'ils ont marqué, pour un Objet, dont la foiblesse leur fait reconnoître qu'il ne méritoit pas tant de Veilles, de soins, d'affiduités & de Sermens.

Les Juges à leur tour verront, dans le Jugement Souverain, qui a été rendu sur le cas dont il s'agit, un Modèle propre à former

mer leurs Décisions , par les Règles de la Prudence & de la Sagesse , sans suivre exactement la rigueur des Ordonnances , lors qu'il est impossible de les mettre en pratique , sans tomber dans de plus grands inconvéniens , que ne le feroient ceux dont les Loix ont voulu nous garantir.

Cette Cause a exercé nos Canonistes. Il s'agit de savoir en These , *si un Mariage béni & consommé peut être annulé , étant contracté par une Personne , qui se trouvoit engagée dans de précédens Liens , confirmés par le Magistrat , suivis de la Naissance d'un Enfant , sans être cependant décorés de la célébration à la face de l'Eglise.* Voici le Fait , tel que je l'ai recueilli des Ecritures des Avocats.

C K D C. Lieutenant d'Infanterie , Bourgeois de N. gagné par les Apas de la belle & charmante M. M. se range sous ses Etendarts , devient son Amant , triomphe à son tour de la tendresse de sa Belle , lui fait des Promesses de Mariage , qui furent bientôt suivies de la Naissance d'un Fils.

Soit que cet Officier regarda ses Promesses comme une Galanterie passagère , soit qu'il eut de la répugnance pour le Mariage , il se retira dans son Régiment , avant de voir éclore le fruit de ses tendres Amours.

Cette Désertion alarma la Dlle. M. Elle se presenta devant le Juge Eclésiastique , la

31. Mai 1730. & elle obtint par Sentence contumace, la qualité d'Epouse de Mr. D. C. avec une Déclaration, que l'Enfant dont elle étoit enceinte seroit un Fruit légitime.

La Belle donna avis à son Époux prétendu du succès de ses démarches. L'Officier lui répondit par des excuses, & entreprit un Commerce de Lettres avec elle pendant près de huit ans. Des expressions tendres & équivoques, qui se trouvoient répandues dans ces Lettres, elle prétendoit conclure que Mr. D. C. l'avoit priée de suspendre la Bénédiction Nuptiale jusques à ce qu'il fut en état d'établir sa Maison, par les avanchemens qu'il espéroit.

La Correspondance en étoit en ces termes, lors que l'Officier fut frappé par un nouvel Objet. Une jeune & charmante Dame, Veuve depuis peu de jours d'un Capitaine dans le même Régiment, lui fit oublier ses premiers Engagemens & toutes ses Promesses à la Delle. M. Autant avoit-il éloigné son Mariage avec celle-ci, autant précipita-t'il celui avec sa belle Veuve: Ils se rendent secrètement à Gènes, & sans Publication d'Annonces, un Châpelain Anglois bénit leur Mariage, environ un Mois après la mort de son premier Mari.

La Belle M. M. fut consternée de l'Infidélité de son Époux; & le jeune Rejetton de
ses

ses Amours, âgé pour lors seulement de huit ans, mais qui étoit bien élevé, sentit la tâche, dont le second Mariage de son Père alloit couvrir sa Naissance. L'un & l'autre se rendirent à *Berne*, & se jettèrent aux Pieds de L. L. E. E. pour leur demander Justice. Sur leur Requête la Saïste des Biens, que la Veuve nouvellement mariée possédoit dans l'Etat, fut ordonnée, parce qu'on l'envisoit comme Complice, par son Mariage précipité, de la Bigamie dont son nouveau Mari étoit aculé. C'est ce qui l'engagea à venir au Pais, & à ouvrir la Scène de la concurrence de deux Femmes pour le même Mari.

Mr. D. C. n'étoit pas Neutre, dans la querelle entre ces deux Dames. En n'envisoant que les agrémens personnels, il y avoit à balancer: Elles étoient toutes deux aimables: La première avoit la douceur & l'éclat des Beautés blondes; & la seconde le piquant & la majesté des Beautés brunes: En un mot elles rassembloient les charmes qui peuvent rendre indéterminés sur la préférence qu'on doit donner à l'une ou à l'autre. Mais outre les graces dont la Brune étoit décorée, elle jouïsoit d'une Fortune assez considérable, par les Biens qu'elle avoit hérité de son premier Mari; & c'est aparemment ce qui fit pancher la Balance de son côté. Voilà le tour que l'Inconstance, l'Amour & Plutus, de

de concert, jouèrent à la Beauté blonde. Mr. D. C. en se déclarant pour la Brune, la munit d'un excellent Mémoire imprimé. Cette Pièce jointe à la Réfutation qui en fut faite, & qui a aussi été imprimée, ont mis dans tout son jour l'état des Questions de Fait & de Droit, sur lesquelles on a prononcé.

La Demande de M. M. étoit toute unie. Elle insistoit sur la nullité du Dernier Mariage, & sur la confirmation de celui qu'elle avoit contracté & consommé ensuite de ses Promesses de Mariage, suivies de la Naissance d'un Fils, qui à la vérité étoit mort de chagrin, depuis le Procès commencé, & sur elle se fondeoit principalement la Sentence du Suprême Consistoire de Berne, du 31. Mai 1730. qui l'avoit rendue l'Epouse légitime du Mari qu'elle reclamoit: Sentence qui étant du Juge d'Eglise étoit équivalente à un *Ego conjugo vos*, prononcé par un Ministre de la Religion.

Le Mémoire que le Capitaine D. C. rendit public, présentoit ses Défenses sous trois Moïens.

1. *Que ses Aventures avec M. M. ne pouvoient point être regardées, ni dans leur commencement, ni dans leur progrès, comme un Engagement de Mariage; mais simplement comme l'Ouvrage d'une Galanterie passagère*

2. *Que de quelle manière que l'on considérât les Droits de M. M. contre lui, leur force ne pouvoit*

pourroit jamais donner atteinte à la Bénédiction Nuptiale, respectée par toutes les Nations.

3. *Que la Saisie des Biens de son Epouse, n'avoit été obtenue qu'à la faveur d'une supposition, déguisée sous les apparences de la Vérité.*

PREMIER MOIEN.

Le Capitaine D. C. pour établir la nature de ses Liens avec Marianne M. veut qu'on les envisage, 1^o. Comme le pur effet de la Galanterie, qui regne parmi les Officiers, qui n'ont pas encore vieilli sous les fatigues de la Guerre, & qui ont un goût décidé pour les Amours de passage; qui acou umés au Babil d'Amour, que les jeunes Gens aprennent dès qu'ils ont perdu de vûe la sombre physionomie de leurs Pédagogues, font quelquefois des progrès sur de jeunes Tendrons, telle qu'étoit M. M. dont la Conquête, *disoit-il*, ne lui avoit été ni penible, ni difficile; puis que, dès le premier Mois, elle fut initiée dans les Millères de l'Amour, sans le secours ni de Promesses, ni de Fiançailles, ni de Sacrement. Il se plaignoit même de cè qu'elle osoit se donner de nouveau en Spectacle au Public, par ce Procès, contre la sage Maxime des Femmes les plus Coquettes, qui prennent ordinairement soin, de cacher au Public le scandale de leurs Avantures. *Si l*

y a un tems, disoit-il, pendant lequel elles ont préféré leurs plaisirs à leur réputation, il y en a un, lors que les Années les ont, pour ainsi dire, réformées dans leur Personne & dans leur conduite, où il convient de garder un silence qui leur procure de la consolation, par le plaisir qu'elles ont de penser, que ce même tems, qui a effacé leurs charmes, aura aussi effacé le souvenir de l'usage qu'elles en ont fait.

20. Il insistoit beaucoup sur la disproportion qui se trouve, entre sa Condition & celle de M. M. La proposition de Mariage auroit, dit-il, révolté son honneur. Il n'auroit osé l'accompagner aux Promenades publiques, sans qu'on l'eut attribué à un Esprit de Galanterie pour le Sexe en général, & non à cette égalité d'Etat, qui peut occasioner les fréquentations & les conversations. En un mot, suivant lui, la disproportion étoit telle, qu'il n'est pas même vrai-semblable, qu'un simple Lieutenant d'Infanterie eut jamais pensé à lui donner la Main.

3. De là passant à l'essentiel, il s'atachoit à prouver, qu'il n'y avoit jamais eu de Promesses de Mariage réelles entre elle & lui, & que celles dont elle se servoit n'étoient que le pur effet de l'artifice & de la surprise. Il vouloit prouver qu'il n'y avoit jamais eu de Promesses de Mariage, par cela même qu'après que la Belle eût fait confiance à ses Pa-
rens

rens de sa fâcheuse fécondité, ils se réduisirent à lui demander un simple Billet, par lequel il se reconnut Père de l'Enfant qu'elle mettroit au Monde, afin qu'il en demeura chargé. Ce qu'il acorda sans peine, étant juste, *disoit-il*, de donner quelque consolation à un Objet, qui après tout nous a fait plaisir.

Ensuite il posoit en fait, que le Père de cette Belle, Homme fin & rusé, qui savoit se composer & changer de figure, comme un Prothée, voyant la facilité avec laquelle on avoit sù lui arracher ce Billet, l'engagea à faire des Promesses de Mariage, sous la Foi & le Serment qu'il lui fit de n'en jamais faire usage, que pour sauver l'honneur de sa Fille, pendant qu'il se prêteroit à son Accouchement secret. Il vouloit faire constater que tel étoit bien le dessein pris & concerté entr'eux pour sceller cette Avanture, par une Lettre qu'il écrivit à sa Belle, le 1. Février 1730. où il y a ces termes: *Qu'il espéroit que cela se finiroit secrètement & à leur commun contentement.*

Il fut d'autant plus porté, *dit-il*, à complaire au Père de sa Belle qu'il le voyoit dans une posture dolente & humiliée, au lieu d'être irrité & de se répandre en reproches; & cet Homme rusé lui persuada facilement qu'après tout ces Promesses de Mariage ne seroient ni juridiques, ni valables, puisque

E suivant

suivant l'EDIT SOUVERAIN de 1716. elles n'étoient pas faites *en présence de deux Témoins, Gens de bien & d'honneur.*

Et pour faire constater que l'Engagement du Père étoit bien tel, il ajoute qu'il n'avoit point entrepris de faire valoir les Promesses de Mariage pendant le reste de son Semestre; mais que ce ne fut qu'après son départ, en son absence, & après que le Consistoire de N. . . voulut prendre connoissance des Aventures de sa Fille, qu'il osât porter ses vûes sur le Mariage.

De tous ces Faits, il concluoit à la preuve de son Premier Moien; savoir, qu'il n'avoit point séduit cette Belle par des apas trompeurs, ni par de flatteuses espérances de Mariage; qu'il n'avoit pas troublé son Innocence, par là, ni fait taire sa Vertu par la véhémence & l'importance de ses Sermons & de ses Promesses de l'épouser, mais par de simples Amourettes ordinaires, que la Raison désavouë bientôt, & dont le Roman finit aussi vite qu'il a commencé. Dès là il soutenoit qu'il n'étoit tenu qu'à la simple réparation du dommage & des fraix qu'il avoit causé, qui devoient s'étendre uniquement aux dépenses faites pour les Couches de la Mère, & pour la Nourriture, l'Entretien & l'Education de l'Enfant: Réparation, *disoit-il*, tout à fait conforme à nos Constitutions Canoniques, qui

qui ne veulent point que le seul Commerce charnel fuisse, pour autoriser une Fille de prétendre à un Mariage, si ce Commerce n'a pas été précédé de Promesses préliminaires, faites en présence de deux Témoins &c.

R E F U T A T I O N.

LA Belle M. M. écrivant contre un Mari qu'elle reclamoit, répondoit avec modération aux traits Satiriques répandus dans ce Premier Moïen.

Elle disoit que Mr. le Capitaine C.R.D.C. ne rencontreroit point les Palmes de l'honneur & de la gloire dans les Défenses extrêmes auxquelles il recouroit ; qu'il lui étoit même peu séant de se donner pour un jeune Homme échappé de la main des Pédagogues, dans la vüe d'obtenir les indulgences du Public, lui qui avoit 40. ans, lors qu'il a signé ses Engagemens Matrimoniaux.

Que s'il étoit tolerable à de jeunes Gens, sans Education & sans Vertu, livrés à la vivacité de leurs Passions naissantes, après être venus à bout de gagner le Cœur de l'Objet qui les a charmé, de se vanter de leurs triomphes ; il étoit honteux à un Officier de son âge, dont les fatigues de la Guerre devoient avoir meuri les sens, après en avoir fait croire

par ses Discours & ses Sermons, à une jeune Fille de sa Patrie, de son Rang, de sa Condition & de sa Fortune, après lui avoir persuadé que ses charmes avoient fixé son choix, scellé par des Promesses de Mariage verbales, qui firent plier la Ver'u, sous la douceur d'un Amour légitime pour un Amant qui vouloit être Epoux; il lui étoit honteux, *dis je*, d'oser soutenir publiquement que tout cela devoit être envisagé pour un égarement de Jeunesse, pour un *Amour de Passage*, à la mode parmi ses Camarades, pour une Galanterie qu'on pouvoit quitter sans être Perfide.

C'est un sentiment, *disoit elle*, qui autorise le Libertinage, qui le place sur le Trône; il fouille les règles de la Sagesse Eternelle, qui a honoré le Mariage de sa présence: Sagesse que les Guerriers vertueux ne respectent pas moins que le reste du Genre-humain: Il offense aussi les Ordonnances du Souverain, qui ne protège rien qui ne soit Sacré, *Nihil nisi sanctum ac venerabile nostrajura custodiunt.*

Mais si ce Sentiment repugne aux bonnes Mœurs, les Faits que le Défendeur hazarde révoltent la Vérité.

Mr. D. C. prétend que ses Amours ne sont qu'une Galaterie, cependant il a fait des Promesses de Mariage autentiques. Il veut en Héros galant n'avoir employé qu'un Mois, pour séduire la Vertu de sa Fiancée, cependant

dant il y a mis tout son tems, pendant près de six Mois, en n'épargnant ni Sermens, ni Promesses, pour surprendre une jeune Fille sans expérience. Il se plaint de ce qu'on ne lui donne pas le tems de se deboter, pour le marier. Dès le Mois de Mai 1729. jusques au 7. Février 1730. qu'il a rédigé ses Promesses par écrit, il y a près de dix Mois, dont il ne fait que 30. Jours, lui qui n'en n'a voulu que 29. dès la mort du Mari de sa seconde Epouse, jusques au jour qu'il l'a épousé clandestinement: Il ne lui donne pas seulement le tems de pleurer, en Matrone d'Epheuse, la Mémoire d'un bon Mari, qui l'avoit épousée enceinte; il expose sa première Femme au déshonneur, en lui refusant la célébration des Noces, & il couvre la dernière d'infamie, en ne permettant pas qu'elle observe l'Année du Deuil *L. 2. C. de secund. Nupt.* pas même qu'elle manifeste au Public par quelque delai, qu'elle n'étoit pas enceinte de son Mari, mis dans le Tombeau, suivant la Loi 25. de notre Code Canonique fol. 14.

Il y a, dans l'espace du tems qu'a duré la fatale connoissance des Parties, peu de Places, qu'un rusé Guerrier ne puisse réduire, lors qu'il y emploie tout son Art & sa Rhétorique galante, surtout quand il obsède une jeune Fille sans expérience, qui n'est pas sous

les yeux de ses Parens. Mr. D. C. avoit occasion de la presser sans cesse ; elle logeoit dans la même Maison que lui ; il l'entretenoit des feux de son Amour ; il la conduisoit aux Promenades ; il l'introduisoit dans les Cercles des Sociétés, loin de ne lui oser présenter sa Main & son Bras, comme, il le dit avec un fond d'Orgueil blâmable. Il converse avec elle & en particulier & en public, comme avec un Objet chéri, bien digne de ses soins & de son attention : Enfin il l'aime, il le jure, il lui présente son Cœur avec sa Main, il offre d'unir sa destinée à la sienne. La Demoiselle se laisse persuader, elle accepte ses Vœux ; ensuite il épie le moment de surprendre sa tendresse : N'est ce pas là le train ordinaire des Mariages, qui sont le pur effet de l'Inclination & de l'Amour ? D'ailleurs quand on suposeroit que les premières vûes de Mr. D. C. n'eussent pas porté à l'Himen, combien d'Amans se sont pris aux filets des Charmes, combien de Mariages heureux operés par l'Amour, & combien d'Unions malheureuses produites par l'Interêt & par des vûes de Fortune !

Si les Femmes, qui ont été Coquettes, trouvent de la consolation dans l'oubli de leurs Aventures éfacées, les Hommes d'Honneur, sur tout les Officiers Militaires, dont la Parole est sacrée, en trouvent infiniment plus à remplir leurs Promesses. Quand il n'y au-
roit

roit ni Témoin, ni Ecritures, ni Sentence, ni Naissance d'Enfans, Mr. D. C. y seroit obligé. C'est dans le Monde Guerrier qu'on rencontre ces Ames généreuses, jalouses de leur Parole, & qui, n'ayant aucune infidélité à se reprocher, affrontent en bonne Conscience les périls de la Guerre.

Quant à la disproportion des Conditions, que le Défendeur étale avec beaucoup de faste, on diroit qu'il s'agit d'unir la Noblesse avec la Roture : Tant s'en faut, il n'est ni Noble, ni Archinoble ; il est de la plus pure Bourgeoisie, il soutient une parfaite égalité avec son Epouse, dans le tiers Etat. Où seroit donc mal placé l'honneur d'un Lieutenant d'Infanterie, Bourgeois de N. d'épouser une charmante D^elle. Bourgeoise d'O.....

Cette inégalité se trouveroit-elle donc du côté de la Fortune ? Non elle est parallèle. Cet Officier étoit sans autre Fortune que celle de ses Apointemens, avec lesquels il n'avoit pas de quoi tenir le train d'un Héros en Galanterie. M. M. vivoit de la Profession de son Père & des Ouvrages propres aux Filles bien élevées. Seroit-ce donc du côté du Rang, que les Emplois & les Honneurs donnoient aux Familles des Parties ? Non, les deux Pères de l'Epoux & de l'Epouse possédoient les mêmes Emplois, & si le Père de la Demoiselle est Chirurgien, il a exercé ses

Talens avec honneur & réputation, tant dans les Armées que dans les Villes. Si cet Art doit faire une tache au Nom de M. M. la Généalogie & la Parenté de l'Officier n'en feront pas exemptes. Sera-ce enfin du côté des dons de la Nature & des progrès de l'Éducation, c'est de quoi on laisse la décision à ceux qui connoissent personnellement ces Epoux. Cependant on peut dire, sans faire souffrir la modestie de M. M. qu'elle n'auroit point deshonoré un Lieutenant d'Infanterie, en recevant sa Main avec son Cœur, & qu'elle ne l'auroit point rendu malheureux, s'il avoit partagé avec elle le sort de sa Vie.

Ensuite venant à examiner le point le plus essentiel de ce premier Moyen, & par lequel Mr. le Capitaine C. R. D. C. s'attache à prouver qu'il n'a voit jamais donné des Promesses de Mariage réelles, & que celles qu'on lui présentoit étoient le pur effet de l'artifice & de la surprise; la Demoiselle M. répondoit.

1. Que la Confession du Défendeur, rédigée par écrit, devoit vaincre la vanité de ses allégations; qu'il étoit même indigne d'un honnête-Homme de contredire à ses propres Ecrits, comme le dit fort élégamment un Empereur dans le Code au Titre de *Non num: pecun:* Puisqu'il étoit constant que Mr. C. R. D. C. avoit avoué dans le Billet du 7. Février 1730. qui renferme ses Promesses de Mariage, qu'il
les

les rédigeoit par écrit, *par ratification des Promesses de Mariage reiterées, qu'il lui avoit ci-devant faites verbalement.* Il n'est point nécessaire pour rendre des Promesses de Mariage exécutoires quelles soient écrites avant l'anticipation de la consommation du Mariage, il suffit qu'elles soient avouées, n'importe en quel tems, soit avant cette consommation, ou après.

2. Ce qu'il raconte, de l'instance que la Sœur de l'Actrice lui fit de se reconnoître tant seulement le Père de l'Enfant à naître, afin qu'il pourvût à ses Alimens, est tout à fait fabuleux. Il est bien vrai que M. M. aiant fait confiance à sa Sœur de l'état où la Parole d'honneur du Lieutenant C. R. D. C. l'avoit mis, cette Sœur le requit aussi-tôt de donner une Promesse par écrit; mais comme elle se trouva conçue en termes, qui auroient pû souffrir quelque équivoque, le Père de M. M. se rendit dès le lendemain auprès de l'Époux de sa Fille, pour lui en faire observer les défauts, dont étant convenu, il reprit aussi-tôt la Plume, & rédigea cette Promesse de la manière qu'elle existe & telle qu'elle a été imprimée, à telles enseignes, que l'engagement de Mariage ne sauroit être ni plus positif, ni plus solennel.

La simple reconnoissance de la Paternité, à laquelle il veut qu'on se fût premièrement

ment réduit, étoit tout à fait inutile, puis qu'il est connu par nos Usages, qu'un Cavalier ne peut refuser le présent d'un Poupon qu'une Belle lui fait, s'il n'est pas en état de se purger, par le Serment le plus redoutable, qu'il n'a point connu celle qui l'honore de la Paternité d'un Enfant. Or c'étoit là un Écueil qui n'étoit point à craindre de la part de Mr. le Cap. C. R. D. C.

30. Les qualités de *Fines* & de *Prothée*, qu'il donne au Père, sont des Epithètes gratuites, que l'on ne peut accepter, & la manière en laquelle il dit qu'il sût s'y prendre pour l'engager à donner ses Promesses par écrit, est une pure invention, qui découle de la fertilité de son Genie.

Les présomptions qu'il donne de la Vérité de ce qu'il impute au Père, ne forment pas même une adminicule de preuve. Il veut démontrer qu'il étoit convenu de favoriser l'accouchement secret de sa Fille le 7. Février 1730. Jour de la Signature des Promesses, par cela même qu'il dit d'avoir écrit le 1. Février 1730. à M. M. qu'il espéroit que cela finiroit secrètement & à leur commun contentement. Il faudroit qu'il eut écrit par inspiration le 1. Février ce qui devoit lui être proposé six jours après. On est surpris d'ailleurs que cette Lettre soit la seule dont il ait gardé copie. Si M^{lle}. M. avoit l'Original, elle
pour-

pourroit contredire cet endroit, le grand chagrin où son état l'avoit jetté ne lui a jamais permis de se souvenir, si elle a reçu une Lettre, qui contient une pareille espérance de la part de son Amant.

C'est sans apparence de vérité qu'il ajoute, que ce Père lui fit croire que des Promesses écrites sans Témoin, n'étoient ni juridiques, ni valables; car il n'y a ni Loi, ni Ordonnance, qui rejettent des Promesses signées sans Témoin. L'Edit de 1716. qui est relatif à la première Loi du Code Canonique, ne rend nécessaire la présence de deux Témoin que dans la Confection des Promesses, dont il n'y a d'ailleurs point de preuves par écrit: C'est même dans tous les Païs du Monde où la preuve par écrit est préférée à la vocale: *Contra scriptum testimonium, testimonium non scriptum non fertur, dit l'Emp. Anton. in L. 1. C. de testib.* Cet Edit de 1716. non plus que la Loi ne requiert point, comme on l'a déjà observé, que les Promesses soient préliminairement mises par écrit, ni même qu'elles soient préliminairement verbales, avant l'anticipation du Mariage, pour être valables. Il suffit qu'elles soient faites avant ou après, & qu'elles soient confessées pour être exécutoires; *Consensus matrimonium facit.* N'importe quant au tems.

Enfin qu'il ne vienne pas dire, que ce Père ait

ait promis de ne faire usage des Promesses dont il s'agit, que pour sauver l'honneur de sa Fille, & qu'il n'a osé les faire valoir qu'après son départ; puisqu'il doit se souvenir qu'incontinent après la rédaction des Promesses, il chargea Mr. G d'obtenir une prolongation de Semestre de Mr. le G.H. afin qu'il eut le tems de recevoir la Bénédiction Nuptiale. Qu'il se souvienne qu'il pria ce même Père de l'accompagner chés Mr. le D. R. son Oncle, pour lui annoncer son Mariage, qu'il vouloit faire bénir avant son départ; Qu'il se souvienne de l'aprobation que ce vénérable D. donna à son dessein & du Conseil qu'il départit à l'un & à l'autre, pour obtenir une Dispense de Bans, vû la brieveté de la prolongation du Semestre, qui n'alloit qu'à environ un Mois. Voila des faits qui n'ont point été niés dans la Procédure, & qui contredisent d'ailleurs formellement l'accouchement secret dont Mr. le Capitaine ose faire mention.

Et pour ce qui est de l'Action Matrimoniale, Mr. D. C. auroit il oublié, que l'attentat commis sur la Personne du Père de sa Maitresse, pour lui enlever les Promesses de Mariage, dont il étoit le Dépositaire, fut le signal de sa perfidie, & ce qui engagea Mr. M. à se pourvoir auprès du Juge ? il se rendit dans l'instant à son Audience, & obtint d'assigner l'Époux en Consistoire.

Il prévint cette Assignation par un départ précipité. Apparemment qu'il s'imaginoit que l'enlèvement medté des Promesses a.loit mettre le comble à son triomphe; mais on le suivit à *Geneve*, où il fut cité personnellement. Le Certificat est une des Pièce du Procès. Voilà comment le Péren'a osé faire valoir le Contrat de sa Fille, qu'après le départ de son Epoux.

De tout cela Melle. M. concluoit que les Promesses de Mariage bien signées, bien scellées, faisoient le fondement du Mariage ordonné par le Juge, le 31. Mai 1730. & dès là, que tous les raisonnemens de Mr. le Capitaine, sur son Système de simple Galanterie, s'évanouissoient & devenoient absolument vains. Il faloit donc changer de décoration & poser pour principe, en place de Galanterie, comme un Moien solide, un Mariage bien concerté, bien stipulé, bien ordonné, bien confirmé par le Juge & bien consommé. Voilà par où finit le premier Moien de cette Procédure. On donnera un autre Mois les Discussions de Droit relatives à la Cause, & on examinera si les Engagemens de Mr. D. C. avec Melle. M. pouvoient donner atteinte à la Bénédiction Nuptiale de son dernier Mariage avec M^{me}. la Veuve G. . . son aimable Brune; & on rapportera le Jugement qui a été prononcé sur des Questions aussi particulières & aussi délicates.



L E T T R E

A Mr.

JEAN B ERNOULLI,

*Docteur en Droit dans l'Université de BALE,
sur la Figure de la Terre.*

M O N S I E U R :

ON peut se consoler du retard de l'Opération des Académiciens envoyés au *Perou*, par les excellentes choses qui paroissent depuis quelque tems sur la Question que leur retour doit terminer. Un petit Livre dont le Titre est : * *Examen désintéressé des différents Ouvrages qui ont été faits pour déterminer la Figure de la Terre*, est un des meilleurs Ouvrages qu'on pût faire sur cette Matière.

On n'imagineroit jamais, en voyant ce Livre, qui n'a que 128. Pages, tout ce qu'il con-

* Un de nos Savans, à qui on avoit envoyé cette petite Brochure, nous en avoit fait part dans le tems qu'elle parût, & nous en aurions parlé plutôt, si divers Articles de Littérature de Suisse ne nous en avoient empêché. L'Anonyme qui nous a envoyé cette Lettre nous marque qu'il seroit charmé que Mr. B ERNOULLI l'honorât d'une Réponse par le Canal de ce Journal.

contient. C'est l'Exposition la plus simple & la plus claire de tout ce qui a été fait sur la Figure de la Terre, & des Réflexions si judicieuses sur chaque Article, qu'il seroit bien à souhaiter que nous eussions des Livres pareils sur toutes les Matières contestées : Ils dispenseroient de lire un grand nombre de Volumes, & l'Esprit plus réuni seroit plus en état de bien juger, que lors qu'il est fatigué & acablé d'un long travail.

Tout le Monde fait quelle est la Question présente sur la Figure de la Terre, qui interesse tant les Géographes, les Navigateurs & tous les Savans en général. Ils sont partagés sur cette Question; les uns veulent que la Terre soit aplatie vers les Poles, & ait la figure d'une *Orange*; les autres veulent qu'elle soit allongée, & ait la figure d'un *Citron*. Il y a des raisonnemens, tirés de la Statique, qui semblent prouver que la Terre doit être aplatie; & il y en a d'autres qui semblent prouver qu'elle est allongée.

On a eu recours aux Mesures actuelles. Il y a une Mesure très bien exécutée qui fait la Terre aplatie, & il y en a un grand nombre d'autres qui la font allongée. Mr. de MAURPERTUIS est à la tête du premier parti; & Mr. CASSINI est à la tête du deuxième; enforte que jamais Question n'a été plus importante
par

par son objet, & par la manière dont elle est traitée.

Après tout ce qui a été dit pour la décision de cette grande Question, il ne restoit plus à désirer qu'un Ouvrage tel que l'*Examen désintéressé*. On y trouve tout ce qui a été fait sur la figure de la Terre, exposé avec beaucoup de précision, d'impartialité, & de politesse pour tous les Auteurs dont on rapporte les Operations, ou les Sentimens.

On ne peut cependant manquer d'apercevoir que le résultat de l'*Examen désintéressé*, semble rendre plus probable l'Allongement de la Terre que l'Aplatissement. L'Auteur insiste sur cinq Mesures prises par Mr. Cassini, qui ont toutes donné la Terre allongée, contre une de Mrs. du Nord, qui a donné la Terre aplatie. Il examine, & calcule, chacune de ces Opérations, & fait voir que si la Terre étoit aplatie, il faudroit que Mr. Cassini eût commis des Erreurs, dont il est impossible de le croire capable.

Quant aux Sentimens des Auteurs, qui ont voulu prouver l'aplatissement de la Terre par la Théorie de la pesanteur & de la force centrifuge, l'Auteur de l'*Examen* fait voir que si de grands Hommes ont crû impossible que la Terre eût une autre figure que celle d'un *Spheroïde aplati*; d'autres Savants, non moins célèbres, ont pensé tout le contraire, en parlant

lant des mêmes principes. Pour les Mesures actuelles on a opposé M^{rs}. *Cassini* à M^{rs}. du Nord. Ici l'on oppose M^{rs}. *Hugens*, *Newton*, *Gregori* & *Herman*.

C'est là ce que contient l'*Examen désintéressé*. L'on trouve ensuite dans le même Volume une Réfutation de trois Dissertations que Mr. *Desaguliers* avoit inserées dans les *Transactions Philosophiques de la Société Royale de Londres*, contre M^{rs}. *Cassini* & de *Mairan*. Quoi que le Libraire y ait joint un Avertissement, par lequel il assure que ce dernier Ouvrage n'est pas de la même main que l'*Examen*, & quoi qu'en éfet, le ton de ces deux Ouvrages soit fort différent, il me semble, autant que j'en puis juger, que c'est le même Auteur, qui a écrit l'un & l'autre.

Il est vrai que dans l'*Examen désintéressé*, on parle de tous ceux qu'on cite, avec de grands égards & qu'il n'y a pas un seul mot de désobligeant pour personne : Au lieu que cette dernière Pièce est pleine d'amertume & de railleries contre Mr. *Desaguliers*. Mais comme ce Docteur avoit commencé lui même par des railleries & même des invectives, il paroît que l'Auteur étoit en droit, s'il n'étoit pas même obligé, de les lui rendre ; & que la même main peut caresser & battre, selon les cas & selon les Gens.

Le pis pour Mr. *Desaguliers*, c'est que tout

ce qu'on dit contre lui dans cet Ouvrage paroît très judicieux & très difficile à répondre.

Ces deux Ouvrages ont eu un succès infini : Tout le Monde les a lus, relus, & applaudis, sans que l'Auteur se soit déclaré, ni même qu'on ait découvert le lieu où ils ont été imprimés. On les a attribué à Mrs. De Fontenelle & de Mairan, quoi que les loüanges excessives de ce dernier, qu'on trouve dans ce Livre, dussent empêcher de l'en soubçonner l'Auteur.

Je ne vous cacherai point, *Monsieur*, que les soubçons les plus forts, & ceux qui me paroissent les mieux fondés, tombent sur Mr. JEAN BERNOULLI, vôtre Illustre Père. La Science, l'Esprit, & la Politesse, qui règnent dans ce Livre, confirment fort cette pensée; & s'il n'en est pas l'Auteur, cet Ouvrage est digne d'un Savant tel que lui.

Quelques Personnes cependant doutent, si ce Livre n'est point écrit malignement contre le Parti, qui soutient l'allongement de la Terre. Si vous l'avez lû, Personne n'est mieux en état que vous de voir si ce Doute est fondé. *Je suis &c.*

P. le 1. Juillet 1740.

N. N.



OBSERVATIONS

Sur le Froid général de l'Hiver dernier, & spécialement sur celui qu'il a fait à Neuchâtel:

LE grand Froid, qui a régné en *Europe*, l'Hiver passé, a été extraordinaire dans sa force, & dans sa durée. Dans les *Pais du Nord*, il a été beaucoup plus rigoureux que celui de 1709. Dans ceux du *Midi* il s'est trouvé moindre; & dans l'entredeux de ces *Régions*, les *Sentimens* sont partagés, & on met en question, s'il a été plus ou moins grand. Cette incertitude regarde sur tout nos environs, & peut être tous les *Pais*, qui sont sous les *Parallèles* du 48. au 50. Degré de *Latitude*. C'est ce que les *Vents* auront déterminé.

La *Curiosité* que plusieurs *Personnes* ont marqué sur ce *Phénomène*, a engagé *Mr. GARCIN*, Docteur en *Médecine*, Membre de la *Société Royale de Londres*, & Correspondant de l'*Académie des Sciences de Paris*, de donner au *Public* les *Observations* qu'il a faites à l'égard de *Neuchâtel*.

Les différens *Degrés* de *Froid* dépendent des *Causes générales*, qui sont principalement

les Vents : En certains tems & en divers lieux, il s'en joint aussi des particulières. Ces Degrés sont plus ou moins forts, à proportion que ces Causes sont plus ou moins étendues & constantes : Ce qui dépend encore assez souvent d'autres Causes qui les précèdent.

On sait que l'Hiver vient de la déclinaison du Soleil vers notre Horison, & par conséquent de la plus grande Obliquité de ses Rayons. C'est là la première Cause, qui ne donne chaque Année qu'un même Degré de froid, assez médiocre. Mais les différentes rigueurs de cette Saison dépendent d'autres Causes, qui la dévancent, ou qui l'acomparent.

Lors que des Tems couverts fort fréquens, des Neiges abondantes & des Vents Septentrionaux, ont occasioné un Automne extrêmement froid, comme cela est arrivé l'Automne de 1739. on ne peut que s'attendre à un Hiver rude; à moins que les Vents Méridionaux, les beaux Jours de Soleil & les Nuits couvertes, qui sont des Causes opposées, ne tempérant, par leur fréquence, les rigoureux effets des Causes du Froid, qui ont régné dans l'Automne. Si les Vents Septentrionaux, & entr'autres le *Nord-Est*, continuent à souffler pendant l'Hiver, & qu'il y ait des Nuits claires & des Jours couverts, le Froid sera des plus

plus extrêmes. C'est ce qui est arrivé précisément l'Hiver dernier, comme on le verra ci après.

De tous les Vents Septentrionaux, le *Nord-Est* est le plus froid, dans toute l'*Europe*. La raison n'en est pas difficile à donner. Il prend son Origine dans les Pais les plus étendus, les plus montagneux, les plus couverts de Neige, & les plus éloignés du Soleil, par rapport à leur Zénith ou à la perpendicularité de ses Raïons. En Hiver les Vents de Mer ne sont pas si froids que les Vents de Terre : C'est pourquoi, dans la plus grande partie de l'*Europe*, les Vents du *Nord* & du *Nord Oüest* sont moins froids, que ceux qui viennent du *Nord-Est*, comme des *Laponies*, des *Saïnoïedes* & de la *Sibérie*. Avant de parvenir jusques à nous, ils traversent encore des Pais assés froids, & garnis de Montagnes couvertes de Neige, comme sont la *Suède*, la *Russie* & la *Pologne*. Après ces Eclaircissemens, venons aux Observations.

Mr. NICOLAS DUYN, Mathématicien a fait des Observations à *Harlem*, Ville de *Hollande*, lesquelles sont rapportées dans le *Mercuré Historique de la Haïe* : Elles font voir que le degré du Froid a été excessif dans ces Pais-là, aux Mois de *Janvier* & de *Fevrier* passés. Mr. GARCIN a fait de pareilles Observations à *Neuchâtel*, dans le même tems, & avec un

86 JOURNAL HELVETIQUE

Thermomètre de Fahrenheit, parfaitement semblable à celui de Mr. *Duyn*, exposés l'un & l'autre en plein Air, & observés également un peu avant le Lever du Soleil, & à 10. heures du soir. Les Phisiciens & les Curieux ne feront pas fâchés d'en voir ici le Parallele.

OBSERVATIONS des degrez de Froid des Thermomètres.

NEUCHATEL		JANVIER 1740.		HARLEM	
Jours du Mois	Matin	Soir.	Matin	Soir.	
4 Lundi	28 Degrez	32 Degr.	20 Degr.	33	Degr.
5. Mardi	31	30	28	26	
6. Mercredi	27	22	24	24	
7. Jeudi	22	23	23	24	
8. Vendredi	21	18	23	17	
9. Samedi	14	14	13	7	
10 Dimanche	13	12 *	5	0	
11 Lundi	14	23	0 moins 2.	0 *	
12 Mardi	23	36 Dégél.	12	12	
13 Mercredi	35	38	13	27	
14 Jeudi	31 Gelée	35 Dégel	28	35	Dégel

NEUCHATEL.		FEVRIER.		HARLEM.	
	Matin	Soir	Matin	Soir	
22	28	30		30 & demi,	Gel.
23	26	28	22 & demi	12	
24	23	20	9	10	
25	15	19	6 & demi	13	
26	18	23	12	27	
27	20	26	32	35	Dégel.

On n'a mis dans cette Table, que les Jours dont le *Mercur*e d'*Hollande* a fait mention; mais comme il y avoit diverses fautes d'impression dans le Mois de *Janvier*, on les a corrigées sur un Extrait de la *Gazette* *Hollandoise* de *Harlem*, envoyé à Mr. *Garcin* par un *Phisicien* de *Flessingue*, qui se trouve parfaitement d'accord avec les Remarques que Mr. le *Professeur* *MUSSCHENBROEK*, a pareillement communiquées à nôtre *Observateur*. Ce *Savant*, qui est actuellement *Professeur* en *Philosophie* & en *Mathématiques* à *Leide*, dans une très belle *Lettre Latine*, adressée à Mr. *Garcin*, lui apprend d'une manière précise quelle a été la force du *Froid* en *Hollande*: Il lui dit entr'autres: Que le *Thermomètre* de *Fahrenheit* y a été de deux *Degrès* plus bas qu'ils ne sont marqués dans son *Echelle*, & qu'il est même resté environ deux *Jours* dans cet état; Que les *Personnes* qui sortirent ces *Jours* là avoient de la peine à respirer en plein *Air*, à cause de la véhémence du *Froid*; Que l'*Eau* se glaça dans un seul *Jour* de trois à quatre *Pouces* de hauteur; Que les *Canaux* furent couverts de *Glace* jusques à 18. *Pouces* d'épaisseur; Que le *Froid* & la *Faim* y ont fait périr les deux tiers des *Bœufs* & des *Brebis*.

Suivant ce *Parallele* le plus grand *froid* s'est fait sentir à *Neuchâtel* le 10. de *Janvier* au soir, & le 11. au matin à *Harlem*: Ce qui

est marqué dans la Table par une Etoile. Il a été de 14. Degrés plus grand dans cette dernière Ville, que dans la première: Car le Thermomètre y est descendu deux Degrés au dessous de O. Ce que les Phisiciens de nôtre Siècle n'avoient jamais vû. Mais ce qu'il y a encore de plus surprenant, & qui passe l'imagination, c'est ce que Mr. DANIEL BERNOULLI, Professeur à *Bâle*, a écrit à nôtre Observateur, savoir que le 25. Janvier Vieux stile, qui répond au 5. Février, à trois heures du matin, le Thermomètre de *Fahrenheit* étoit descendu, à *Petersbourg*, 50. Degrés au dessous de O. On ressentit une partie de ce Froid à *Neuchâtel*, trois fois 24. heures après, par un Vent *Nord Est*, qui nous amena peu à peu cette portion de froid. Avant cela il ne geloit point. Le Thermomètre étoit au 36. Degré; mais ce nouveau Froid le fit descendre au 14. & nous eûmes une Gelée, qui aprocha de deux Degrés de celle du 10. Janvier.

Dans nôtre Table le progrès du Froid paroit s'estre arrêté 10. heures plutôt à *Neuchâtel* qu'à *Harlem*. Le Dégel, au Mois de Janvier est arrivé 48. heures plus tard dans cette dernière que dans la première. Le 27. Février il y eut un Dégel à *Harlem* & nous n'en eûmes point à *Neuchâtel* jusques au 9. Mars. Il y a aparence que le Dégel du 27. Février, survenu en *Hollande*, ne dura pas 24. heures, puisque

puisque le Baromètre, qui décendit ici ce jour là d'un Degré, remonta d'autant le 28. Car quand le Froid augmente en *Europe*, le poids de l'Air augmente aussi, & le Baromètre hausse à proportion. La différence des Vents cause aussi les différens Degrés de Froid: Les Vents de *Nord & Nord Est* occasionent le Froid: Ceux qui viennent du *Sud-Ouest*, ou à peu près, procurent le Dégel, & les Causes qui diminüent le Froid viennent toujours du Midi. C'est ce que l'on vit le 12. Janvier. Un Vent de *Sud Ouest* survint ce jour là, & augmentant avec force jusqu'au lendemain, procura un Dégel général dans le Midi de l'*Europe* jusqu'à son milieu; mais il fut de peu de durée.

Suivant les principes que l'on a posé, le Dégel doit commencer ordinairement à *Neuchâtel* plutôt qu'à *Harlem*, parce que la première de ces Villes est plus Méridionale de $5. \frac{1}{2}$. Degrés que l'autre, & d'autant plus près de la Cause du Dégel. Lors que l'on voit le contraire, comme il est arrivé le 27. Février, on doit l'attribuer à la différence des Vents, ainsi qu'on l'a déjà dit. Il dût ce jour là souffler à *Harlem* un Vent *Sud-Ouest* ou très peu différent, puisque la baisse du Baromètre l'indiquoit; au lieu que nous eûmes à *Neuchâtel* une petite Bize, qui entretenoit le froid. De cette manière, il arrive souvent que ce qu'une

qu'une Latitude plus méridionale nous donne, d'un côté, un Vent opposé nous en prive, de l'autre.

Les Observations sur la rigueur de l'Hiver seroient imparfaites, si on s'en tenoit à celles que le Parallele de ces deux Villes a fait naître; car l'Hiver n'a pas été moins extraordinaire par sa durée que par sa force. L'Auteur des Observations contenues dans le *Mercur de Hollande*, auroit dû faire mention des Vents qui régnoient pendant les Jours de grande Gelée, afin que l'on eut pu voir plus clairement le rapport de l'effet avec la cause. Mais comme les grandes Gelées se font ordinairement par les Vents du *Nord-Est*, ou des *Rhumbs* qui lui sont voisins, & que c'est ce Vent qui a régné, avec un grand Degré de force à *Neuchâtel*, il n'y a point de doute que ce ne soit le même qui ait soufflé alors dans les *Pais Bas*, & même avec plus de violence qu'en *Suisse*, puisque, suivant les *Nouvelles Publiques*, il y causa divers Naufrages, aussi-bien que dans la *Tamise*, qui coule du côté de ce Vent, & sur les Côtes intérieures d'*Angleterre*.

On ressentit aussi à *Paris* les effets de ce Vent *Nord Est*, puisque la *Seine* gèla fortement les 9. 10. & 11. Janvier. Le Froid y a été cependant 2. Degrés moins fort qu'en 1709. En *Pologne* & dans le Nord, il a été
infini.

infiniment plus rigoureux, & on a vû dans les Nouvelles, que quantité de Personnes y étoient mortes par sa violence.

Quelques Personnes s'imaginent que la Cause d'un Froid si extraordinaire, n'a pû provenir que d'un éloignement du Soleil plus grand que de coutume : Il y en a même qui osent justifier ce sentiment par de prétendûes Observations sur la longueur de l'Ombre, faites, *disent-ils*, au plus court jour pendant quelques Années, à l'heure de Midi. Ce sentiment ne mérite pas d'être réfuté. Ceux qui ont la moindre teinture de la Sphère savent bien, que quoi que le Soleil soit inégal dans sa vitesse aparente, il ne passe jamais hors des Tropiques.

Par les Observations journalières de Mr. *Garcin*, & suivant une Table qu'il nous a communiqué, il paroît que pendant le cours d'*Octobre*, *Novembre* & *Décembre*, il y eut à *Netichâtel*, 13. Jours de Soleil & Nuages, 52. de Tems couvert, 24. de Pluie, & 3. de Neige : Le *Nord-Est* régna pendant 30. Jours, le *Nord* & *Nord-Ouest* 26. l'*Ouest* & le *Sud-Ouest* 36. & il y eut, pendant ces trois Mois, 17. Nuits sereines & 32. Jours de Gelée. Durant les Mois de *Janvier*, *Fevrier* & *Mars* 1740. on eut 33. Jours de Soleil & Nuages, 24. de Tems couvert, 10. de Brouillard, 7. de Pluie, 17. de Neige :

ge : Le Nord Est souffla 60. Jours, le Nord & Nord-Ouest 17. l'Ouest & le Sud-Ouest 14. Les Nuits sereines furent 33. & les Jours de Gelée 81. Dans les Mois d'Avril & de Mai on eut 14. Jours sereins, 18. de Soleil & Nuages, 11. de Temps couvert, 11. de Pluie, 7. de Neige : Les Vents Septentrionaux soufflèrent 14. Jours, le Nord-Est 20, l'Ouest & le Sud Ouest 26. Il y eut 13. Jours de Gelée, occasionés par les Vents du Nord. Et enfin le Mois de Juin fut beau & temperé dans tout son cours.

Le Soleil n'ayant paru que 13. Jours sur nos Contrées durant les trois derniers Mois de 1739. & étant encore affoibli par les Nuages, qui l'ont toujours acompagné, on peut regarder l'absence de cet Astre, qui a été affés générale en Europe, comme une des premières Causes du Froid, qui commença en Automne.

Le Temps couvert qui a régné sans Pluie 52. Jours & qui nous priva entièrement des Raïons du Soleil, est une deuxième Cause, qui a contribué à refroidir beaucoup l'Air & la Terre. Il est vrai, que cette Cause, n'est pas fort différente de la précédente, puisque l'une dépend de l'autre. Mais comme les Vapeurs condensées en Nuées, qui forment ce tems, ne sont autre chose que de l'Eau, celles qui ont régné si abondamment en Automne.

Automne n'ont pas peu contribué, par leur humidité, au refroidissement de nos Régions. C'est par cet endroit principalement, que Mr. *Garcin* distingue cette Cause de la première.

On reconoitra encore plus la force de la Cause précédente, si on y en joint une troisième, & que l'on fasse attention qu'outre ce *tems Couvert*, qui a été général, ou fort étendu dans la partie supérieure de notre Zone & dans la Glaciale, il est tombé alors dans l'une & l'autre de ces Zones, plusieurs fois & en plusieurs endroits, des Pluies & des Neiges, sur tout beaucoup de ces dernières dans le *Nord*. Une nouvelle de l'*Isle de Corse*, du 2. de Décembre, confirme cette Vérité. On marquoit alors, que depuis 4. Mois, il y étoit tombé continuëlement de la Pluie & de la Neige.

Les Pluies, qui ont été assez fréquentes l'Automne passé, sont la 4^{me}. Cause du Froid. On fait qu'elles refroidissent beaucoup l'Air & la Terre dans cette Saison. Nous avons eu alors à *Neuchâtel* 24. Jours de tems fort pluvieux. Le Mois de Décembre surtout, a été extraordinaire par la Chûte abondante de Pluie dans la partie Méridionale de l'*Europe*, & de Neige dans la Septentrionale, principalement les 15. premiers jours, entre lesquels il y eut 9. Jours de Tempête générale en *Europe*. Aussi n'a-t'on jamais vû le Barometre plus bas, qu'il le fut le 6. de ce Mois là : A *Neuchâtel*
nous

nous l'eumes à 25. Pouces & 6. Lignes. L'impétuosité d'un Vent général *Sud - Ouest*, & la Baisse excessive de tous les Baromètres de l'*Europe*, sont les preuves infailibles d'une Chûte extraordinaire d'Eau & de Neige, en cette Saison, dans une étendue en rondeur, d'environ 8. ou 900. Lieues de Diamètre, & peut-être même de 1200. & davantage; car les Observations nous manquent pour le déterminer. Notre Phisicien a fait voir ailleurs * que les grands Vents généraux, qui souffent du *Sud-Ouest*, vers le Solstice d'*Hyver*, sont causés par la Chûte impétueuse des Pluies, lors qu'elles occupent beaucoup d'étendue sur nôtre Hémisphère, parce que l'embaras & la résistance qu'elles font au passage du Vent doux ordinaire, en occasionne la force, & cette force est proportionnée à la résistance qu'elle rencontre.

Les *Neiges*, comme chacun sait, donnent beaucoup plus de froid que les Pluies sur tout quand les Vents du Nord règnent. C'est la 5^{me}. Cause de la rigueur de l'*Hiver*. Il en est beaucoup moins tombé dans nos environs que dans le Midi & dans le Nord de l'*Europe*; aussi avons nous eu un Froid moins excessif que dans ces Contrées.

Les Nuits serelines contribuent encore beaucoup à augmenter le Froid. C'est la 6^{me}. Cause. Il y en a eu en Automne 17. à *Neuchâtel* & en Hiver 33.

Le

* Mesure Suisse Janvier & Février 1735.

Le Vent du Nord - Est & les autres Vents Septentrionaux sont la 7me. Cause du froid, & certainement c'est la plus considérable de toutes. Les raisons qui ont été dites suffisent pour faire voir, que plus ces Vents sont fréquens, sur tout étant accompagnés des Causes que l'on vient d'indiquer, plus aussi le froid est rigoureux. On a vû, que ces Vents ont régné beaucoup plus l'Automne & l'Hiver dernier, que les Vents du Midi. Le nombre des jours de ces Vents a été de 56. dans l'Automne & de 77. dans l'Hiver: Ce qui fait en tout la valeur de quatre Mois & demi de Vents froids, entre lesquels il y a eu 90. jours de *Bise*, ou de *Vent de Nord - Est*, qui font précisément 3. Mois. Peut être n'a-t'on pas vû, de vie d'Homme, un tel exemple. Voila la Cause capitale du grand froid de l'*Europe*, qui a été sur tout inconcevable dans les Païs du Nord. C'est ce qui a donné à *Neûchâtel*, en particulier 32. Jours de Gelée l'Automne dernier & 82. cet Hiver.

Dans les Mois d'*Avril* & de *Mai*, les Vents froids des Régions du Nord soufflèrent jusques à nous, encore pendant 34. Jours, entre lesquels il y en eut 20. du *Nord - Est*. C'est ce qui nous prolongea les restes d'un Hiver si rude & si long. On eut encore 13. Jours de Gelée à *Neûchâtel*. Dans le Mois de *Mai*, il y tomba de la Neige pendant 6. Jours, & quantité d'Hirondelles périrent, L'*Italie* se ressentit

tit aussi extrêmement de ce dernier Froid. Il y eut même à cette occasion des Prières & des Dévotions publiques, aussi bien qu'en divers autres endroits, spécialement à *Paris*, où on descendit la *Chassè de Ste. Genevieve* ; Ce qui n'arrive que dans les cas de la plus urgente nécessité.

Finissons ces Observations par une Conjecture de nôtre Physicien. Il présume, à l'égard de tout le Globe de la Terre, qu'il y a continuellement une même quantité de *Chaleur*, répandue de son milieu, par la force du Soleil, dans sa surface ; comme aussi une même quantité de *Froid* resserrée vers ses deux Poles. Ces deux quantités, si opposées dans leur nature & dans leurs effets, semblent se combattre, & produire, par leurs efforts, les différens Phénomènes, que nous voions arriver dans la formation des Vents & dans celle des autres Météores. De ces Principes on pourroit conclure, qu'en certaines Années, une partie du Froid passe de l'*Hémisphère Méridional* au *Septentrional* ; & réciproquement dans d'autres Années, il passe des parties du même Froid, de l'*Hémisphère Septentrional* au *Méridional*. Il y a 20. Ans que cette Idée est venue dans l'Esprit de l'Auteur, & voici ce qui y a donné lieu. En 1719. on eut en *Europe* un Eté d'une chaleur si excessive, qu'elle fit mourir plusieurs Moissonneurs

neurs dans les Champs, & divers Soldats en *Flandres*, qui étoient en marche pour changer de Garnison: Des Oiseaux & d'autres Animaux périffoient auffi par la même raifon. Mr. *Garcin* s'embarqua en 1720 à *Middelbourg* Ville de *Zélande*, pour fe rendre aux Indes; & dans fon Voïage il aprit des *Hollandois* du *Cap de Bonne Efpérance*, qu'en 1719. l'Hiver qui répond à nôtre Eté, s'étoit trouvé le plus rude qu'ils y euffent jamais reffenti. Cette oposition donna beaucoup de fuprife à nôtre Observateur, auffi bien qu'à ceux avec qui il s'en entretint. Ces Coniectures, fondées fur des Faits, demanderoient d'être aprofondies par de nouvelles Observations.



LIVRES NOUVEAUX ET PARTICULARITE'S LITERAIRES.

G E N E V E.

ON vient d'imprimer en cette Ville chez *Henri Albert Goffe* & C. la Harangue inaugurale de Mr. *VERNET*, prononcée le 24. Novembre 1739. lors qu'il fut reçu Professeur

faur en Belles Lettres & en Histoire Civile : Elle roule sur l'utilité & l'usage des Belles Lettres, & est dédiée aux Comtes GEORGE & GUILLAUME DE LA LIPPE SCHAVENBURG. Ce Discours commence par un Eloge historique & abrégé de Mr. CROMELIN, à qui le nouveau Professeur succédoit. L'Orateur prouve ensuite avec beaucoup de solidité & d'élégance l'influence que les Belles Lettres ont nécessairement dans toutes les Sciences. Il cite à cette occasion l'Exemple de quelques célèbres Mathématiciens, Médecins, Jurisconsultes & Théologiens, qui ont su allier les Belles Lettres avec les Sciences, qui formoient leur principal Objet.

Dans les dernières Promotions, Mr. le Pasteur VERNET prononça aussi un Discours, en qualité de Recteur de l'Académie, qui est comme une suite du précédent. Il s'attacha particulièrement à montrer combien les Belles Lettres peuvent servir à la Théologie, & comment on doit les enseigner pour l'avancement de la Pieté.

Mr. PIERRE PICTET, nouveau Professeur en Droit, fit à l'occasion de la Loterie de Genève, un Discours pour prouver que l'usage des Loteries en général est légitime, quand elles se font par Autorité publique, & avec certaines précautions.

Mr. CROMELIN, Professeur en Histoire
Civile,

s'attacha à éclaircir la double Abdication d'AMÉDÉE VIII. Duc de Savoïe, qui fut en suite Pape sous le Nom de FÉLIX.

L'Ecolier fit un petit Discours sur les Cignes, dont on a vû venir cet Hiver un grand nombre dans le Lac Léman; & parla sur ce que l'Antiquité a dit du Chant de ces Oiseaux avant leur mort.

Mr. MAURICE, Professeur en Théologie & en Histoire Ecclésiastique, fit ensuite, suivant la coutume, une récapitulation de ces Discours en François, avec d'excellentes Réflexions. L'Assemblée qui étoit illustre & nombreuse, fut fort satisfaite.

IL vient de paroître une petite Brochure de 64. pages in 2. intitulée *Fabulæ Aesopi ac Phædri selectæ, & novo ordine dispositæ, in usum Scholæ Genevensis*; chez Emanüel Du-Villard. Ce petit Recueil contient XXX. Fables choisies d'Esopé, & XXXV. de Phèdre. On a debuté par les plus faciles pour les Commencans, & on est allé par gradation. On a donné dans les unes & dans les autres le Texte original, sur les meilleures Editions, sans y joindre aucune Traduction, afin que la Jeunesse s'attache à entendre les Originaux.

Recueil de Passages de l'Écriture Sainte, où les principaux Vérités de la Religion & nos princ.

principaux Devoirs nous sont enseignés: Auquel on a joint, un autre Recueil des Passages de l'Écriture Sainte, qui combattent les Erreurs de l'Église Romaine. A Genève chez le même Libraire 1740. 188. Pages 8. en tout. Ce Recueil est principalement destiné à l'usage de la Jeunesse & du commun Peuple. On y trouve un Système suivi de Religion à leur portée, exprimé dans les propres termes de la Parole de Dieu. La première Partie contient les Dogmes & les Vérités de la Religion; & la seconde renferme la Morale & les Devoirs. Dans le second Recueil on trouve les Passages de l'Écriture les plus exprès sur les principaux Points controversés avec l'Église Romaine. On s'est servi, pour les Passages du Nouveau Testament, de la nouvelle Traduction des Pasteurs & Professeurs de Genève.

B E R N E.

MR. SCHEURER, Professeur en Théologie, vient de donner au Public, en Langue Allemande, le commencement de l'Ouvrage que nous avons annoncé sur l'Histoire des Théologiens célèbres de la Suisse, en un petit Volume 8. de 110 pages, sans la Préface. Il débute par la Vie de THOMAS WITTENBACH, Docteur en Théologie, natif de la Ville de *Bienne* & son premier Réformateur

formateur, ainsi que de l'Ergüel & du Val de St. Ymier. Il étoit né en 1472. fit ses Etudes en diverses Universités d'Allemagne, & fut Professeur en Théologie à Bâle depuis 1504. jusqu'en 1522. qu'il retourna à *Bienne* sa Patrie, ou il travailla à la Réformation de cette Ville. Il eut plusieurs Disciples, qui se rendirent célèbres par leur savoir & leur Zèle; entr'autres ZWINGLE & LEON DE JUDA. Il mourut en 1526. Cet Ouvrage est imprimé chés la *Veuve Bondeli* 1740. Le Portrait de *Thomas Wittenbach* est à la tête.



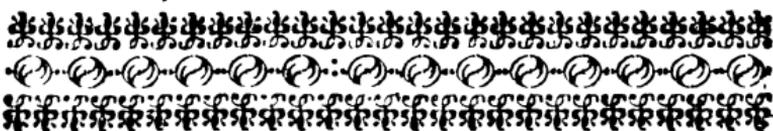
R O N D E A U

Pour servir de Réponse à celui qui me demande des Vers.

JEune il faut être & non sur ses vieux jours,
 Pour le Métier qu'ont fait les Troubadours :
 Moi donc, passé mon An Climactérique,
 Avec mon air sombre & mélancolique,
 Du Dieu des Vers j'obtiendrois le secours ?

A tous les Dieux en vain j'aurois recours :
 Tous à ma voix sans doute ils seroient sourds,
 Ou répondroient : Que veut ce vieux Bourique,
 Jeune il faut être.

En ce Métier jeune j'ai fait mon cours :
 Celui de Mars, je n'ai pas fui toujours :
 J'ai soupiré pour plus d'une Angélique ;
 D'aucun des trois meshui je ne me pique.
 Car pour les Vers, la Guerre, & les Amours
 Jeune il faut être.



EPIGRAMME.

SUR LE BEAU SEXE.

C'Est sans raison, Esprits mordans
 Qu'au Sexe vous cherchez querelle ;
 Je vous soutiens qu'il fut un tems,
 Où l'on vit la Femme fidèle.
 Qu'on se rapelle ces instans,
 Où du Monde, Jupin noia les Habitans :
 A Deucalion, à sa Femme,
 Il eut soin d'épargner ce Destin rigoureux :
 L'Époux, dès ce moment, fut certain qu'en son Ame,
 Sa Moitié nourrissoit une constante flame ;
 Et son bonheur dura jusqu'au Jour malheureux,
 Qu'il leur falut jeter des Pierres derrière eux.



COUPLETS *du Vaudeville de l'ingénieuse Comédie de l'Oracle, représentée avec beaucoup de succès, le Mois dernier, à Paris.*

A Mans, feignés d'être insensibles ;
 Les Beautés les plus inflexibles ;
 A vaincre vos froideurs trouveront mille apas,
 Les Cœurs s'irritent par l'obstacle ;
 De l'Amour c'est ici l'Oracle :
 Cet Oracle est plus sûr que celui de Calchas.

Damon au Front morne, à l'Oeil sombre,
 Des Vulcains va grossir le nombre,
 En épousant Clarice, il y court à grands pas ;
 Sans être trop grand Astrologue,
 Je l'infersis dans leur Catalogue :
 Cet Oracle est plus sûr que celui de Calchas.

Plaideur.

Plaideur, qu'une longue Chicane,
 A d'éternels ennuis condamne,
A quoi bon consulter les meilleurs Avocats ?
 Prends aimable Solliciteuse ;
 Ton Afaire n'est plus douteuse :
Cet Oracle est plus sûr que celui de Calchas.

Quel Dieu préside à cette Table ?
 Mets exquis, Bouffon délectable ;
Un Galcon par sa Voix fait l'honneur du Repas,
 Quelle abondance ! Elle m'étraie !
 Ce n'est pas le Galcon qui paie :
Cet Oracle est plus sûr que celui de Calchas.

La jeune Eglé paroît sévère ;
 Mais elle aime la bonne Chère.
Dressés lui quelque piège au milieu d'un Repas ;
 Le Verre en main, qu'elle se grise ;
 Dans vos Filets, la voilà prise :
Cet Oracle est plus sûr que celui de Calchas.

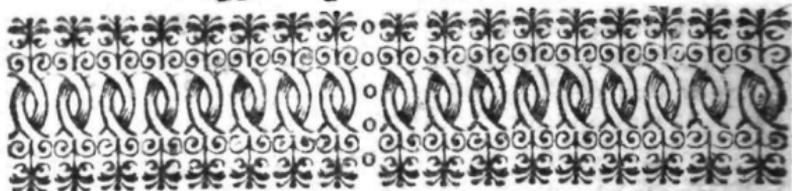
Barbons, qui d'une humeur jalouse,
 Sous la Clé tenés jeune Epouse,
Malgré tous vos Verrouils & tous vos Cadenats,
 L'Amour en prenant ses mesures,
 Aura la Clé de vos Serrures,
Cet Orac'le est plus sûr que celui de Calchas.



LOGOGRIPE.

UN mâlin Asthme .
 Vin très amer
 Martin Luther
 Jean Hus, Erasme,
 Maître Valet,
 Jeune Mulet,
 Rave mal saine,
 Livre Latin,
 Sur maint Lutrin,
 Sainte Semaine,
 Aïne maria,

Veine menüe
 Ami trahi,
 Mari transi,
 Mère Eve émue,
 Tapis usé,
 Riante Muse,
 Métier aisé
 Vain Atheïsme,
 Et sale tems,
 Se trouvent dans
 L.....



**EXPLICATION du Logogriphe de Mai, en-
voïé par une Dame d'une Ville voisine,**

L Écoutez ! Le Mot que vous cherchez
 Dans ces huit Vers est peu caché,
 Par la Rime & par la Cadence ;
 On le trouve facilement,
 On le trouve sans qu'on y pense,
 Tout y paroît **EMBROUILLEMENT.**



T A B L E.

R eflexions sur la Retraite & l'Étude de la Nature	3
Suite de la Lettre sur la Retraite & sur l'Amitié	21
Causes célèbres de Suisse : Le Bigame malgré lui	58
Lettre à Mr. Jean Bernoulli sur la Figure de la Terre	78
Observations sur la rigueur de l'Hiver dernier	83
Harangue inaugurale de Mr. Vernet, Profess. à Genève	97
Discours prononcés dans l'Ac. de Genève, aux Promotions	98
Fabulæ Æsopi ac Phedri Selectæ	99
Nouveau Recueil de Passages de l'Écriture	99
Histoire des Reformat. & des Théolog. célèbres de Suisse	100
Rondeau	101
Épigramme	102
Vaudeville de la Comédie de l'Oracle	102
Logogriphe	103